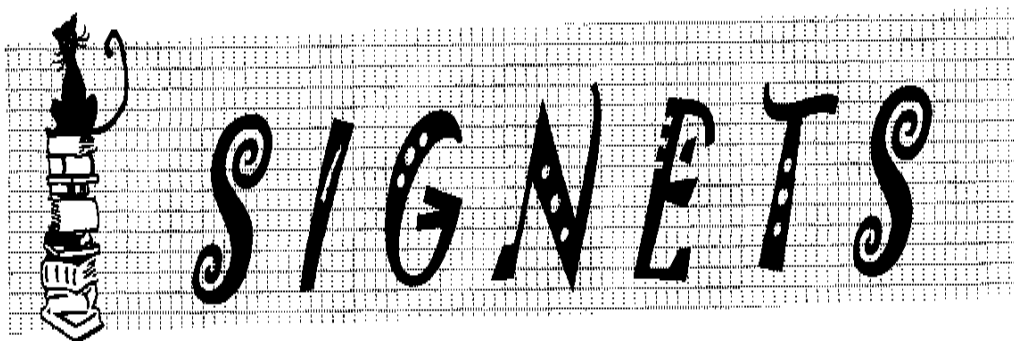




Bulletin des Amis de la Médiathèque de Saint-Leu-la -Forêt

N°32 – Novembre 2013

Éditorial

Chers Amis,

Ce trente-deuxième numéro de Signets reste fidèle à l'esprit de ses créateurs qui ont voulu qu'il soit l'occasion de rassembler des textes venus de divers horizons. Notre modeste revue se veut en effet le reflet des sensibilités de leurs auteurs tout en s'attachant à sélectionner ceux des écrits reçus qui permettent de promouvoir les principaux centres d'intérêt qui rassemblent les « Amis de la Médiathèque ».

C'est ainsi que vous trouverez au sommaire de ce mois de Novembre des articles traitant d'histoire locale, avec notamment un nouveau texte de Christian Decamps sur les réseaux d'évasion pendant l'occupation. Rappelons que son père Robert Decamps fut un acteur majeur de la Résistance en Seine-et-Oise et qu'il a été honoré à ce titre lors d'une cérémonie émouvante à Saint-Leu le 11 octobre dernier. Il est aussi question de beaux-arts, de littérature, de voyages... Notons que deux de nos conférenciers, Olivier Blanc et Raphaël Guesuraga ont rédigé des textes inédits pour notre publication, ce dont nous les remercions.

Notre programme de conférences est définitivement établi jusqu'à la fin de l'année et les rendez-vous du 1^{er} semestre 2014 vont être connus prochainement. N'hésitez pas à consulter notre site Internet www.signets.org pour plus d'informations !

Après un gros travail de remise en ordre du stock, les ventes de livres d'occasion devraient reprendre en Décembre...

Le groupe patrimoine, après une participation aux Journées du Patrimoine de septembre, travaille activement sur le projet de commémoration du centenaire de la Première Guerre Mondiale en partenariat avec l'AGHEVO et le Souvenir Français.

La Médiathèque Georges Pompidou a lancé avec le réseau des bibliothèques et médiathèques de Val et Forêt une grande opération de sensibilisation au numérique qui s'est déroulée durant tout le mois d'octobre ; le programme détaillé est consultable sur le site <http://mediatheques.valetforet.org>.

Plus que jamais nous sommes friands de vos commentaires sur nos activités, de vos suggestions...Ne manquez pas de nous en faire part à l'occasion d'une conférence ou d'une rencontre avec l'un des membres de notre bureau. A défaut notre adresse mail est plus que jamais à votre disposition : lesamis@signets.org

Gérard Tardif

SOMMAIRE

P.3 LE MOTIF ROMAN DE L'HOMME À LA TÊTE DÉVORÉE PAR DES DRAGONS

RAPHAËL GUESURAGA est l'auteur d'une thèse d'histoire de l'art sur le thème de la dévoration dans la sculpture romane de France et d'Espagne, publiée en 2001. Cette recherche se fonde sur l'inventaire iconographique exhaustif de ces scènes et sur le contexte historique de leur apparition. Lors de la conférence qu'il a tenue le 9 février 2013 il a explicité le caractère particulier de ces motifs dans la sculpture romane qui traduisent à ses yeux une nouvelle approche non seulement religieuse et morale mais aussi sociale et politique du monde médiéval à l'époque de la réforme grégorienne.

P.14 KUMMEL, BOURGOGNE, BRANDY, COINTREAU, PERNOD...AVEZ-VOUS DIT !!!!

Un nouveau texte de **CHRISTIAN DECAMPS** sur les réseaux d'évasion pendant l'occupation. Après Shelburn (Signets 26) il évoque ici le réseau Kummel. Rappelons que son père Robert Decamps fut un acteur majeur de la Résistance en Seine-et-Oise et qu'il a été honoré à ce titre lors d'une cérémonie émouvante à St Leu le 11 octobre dernier durant laquelle il fut décoré à titre posthume de la Médaille des Forces françaises libres.

P.21 LE COMTE REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY DANS LA VALLÉE DE MONTMORENCY

OLIVIER BLANC est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages sur la fin du XVIII^e siècle, la Révolution et l'Empire. « La dernière lettre », recueil des ultimes messages des condamnés à mort de la Terreur, a été un succès de librairie. Cet ouvrage souvent traduit, démontre une érudition sans faille au service d'un travail de plusieurs années dans les archives publiques et privées. La même exigence méthodologique et documentaire caractérise ses essais remarquables sur l'espionnage international pendant les guerres de la Révolution et sur les milieux libertins sous Louis XVI. Plus récemment, il a publié en 2004 une biographie du conseiller d'État et ministre de Napoléon I^{er} Regnaud de Saint-Jean-d'Angély dont la famille vécut à la Chaumette de Saint-Leu. Cette propriété fut, depuis la fin du règne de Louis XVI jusque sous l'Empire, le théâtre d'événements politiques et mondains, autour des Guesnon de Bonneuil. Olivier Blanc a évoqué, lors d'une brillante conférence tenue le 15 décembre 2012, les personnalités de Michelle Guesnon de Bonneuil, femme galante et agent secret, dont il a publié la biographie en 1987 ainsi que celle de ses filles, notamment Laure qui fut l'épouse de Regnaud. Olivier Blanc est revenu sur Mme de Bonneuil et le mystère de ses périples dans l'Europe en guerre de la Révolution à l'Empire dans « Les Espions de la Révolution et de l'Empire » (1995). Il a bien voulu rédiger pour nous cet article complétant sa conférence.

P.29 UN ROMAN VIETNAMIEN : TERRE DES OUBLIS et TROIS AUTEURS À DÉCOUVRIR

BÉATRICE GUISSÉ nous invite à découvrir trois auteurs vietnamiens et notamment Duong Thu Huong, auteur de Terre des Oublis, mais aussi Kim Tuy et Nam Le.

P. 32 CARNET DE VOYAGE EN SICILE

JEAN-LUC RIOU, notre amoureux des îles préféré, nous entraîne vers un nouveau périple dans la Sicile éternelle : Agrigente et sa vallée des temples, Noto et ses églises, grandiose reflet d'un baroque exubérant, la villa romaine de Casale et ses riches mosaïques, Syracuse et les Éoliennes, toutes répertoriées au Patrimoine mondial de l'Unesco, s'offrent à nous, sans oublier Palerme et Monreale, Messine, Catane, Taormine et l'Etna...Un merveilleux voyage riche d'anecdotes et illustré de photos de l'auteur. Un plaisir à déguster sans modération tout comme le Marsala et l'espadon grillé !

Hommage à cette île qui est un beau résumé des jeux de lumière, de la beauté, du charme sensuel et de la grandeur antique, de l'opulence et de la misère : un petit paradis flottant au carrefour de l'Europe, de l'Afrique et de l'Orient.

P.38 JOUONS ENSEMBLE

P.39 FRATERNITÉS

JEAN-CHRISTOPHE CAMUS est né en 1962 d'une mère brésilienne et d'un père réalisateur de cinéma, Marcel Camus (Orfeu Negro, Le Mur de l'Atlantique). Il commence au début des années 80 comme maquettiste pour Charlie Mensuel puis devient directeur artistique des Éditions Delcourt. Il fonde en 1990 l'agence graphique Trait pour Trait avec Guy Delcourt. En 2008, il co-signe l'adaptation de La Bible en bande dessinée avec Michel Dufranne (6 tomes parus à ce jour). Début 2009, il publie aux Éditions Gallimard un album inspiré de l'enfance brésilienne de sa mère intitulée Negrinha. Adhérent de notre association, il nous avait fourni un article très documenté et illustré de clichés personnels sur son père Marcel Camus. C'est avec plaisir que nous insérons dans ce numéro la présentation de sa nouvelle série de BD sur la Franc-maçonnerie dont le premier volume vient de paraître.

P.41 CHRONIQUE DES MOTS ET MERVEILLES : ANTONOMASES

DIDIER DELATTRE nous livre sa deuxième chronique et nous entraîne en une course effrénée à la poursuite de ces mystères que recèlent les mots et leur origine.

LE MOTIF ROMAN DE L'HOMME A LA TÊTE DÉVORÉE PAR DES DRAGONS



Fig. 1. La Porte des Comtes de la basilique Saint-Sernin de Toulouse

La Porte des Comtes de l'église Saint-Sernin de Toulouse, datée de la fin du XI^e siècle, propose huit chapiteaux figurés au contenu assez énigmatique (Fig.1). Il y a sur la gauche deux scènes infernales avec démons et damnés, sur la droite deux chapiteaux illustrant la parabole biblique de Lazare et du mauvais riche, au centre deux chapiteaux identiques avec des humains qui s'accrochent aux volutes d'angle, et de part et

d'autre, une femme les seins têtés par des serpents et un homme la tête dévorée par des dragons. C'est ce dernier qui fait l'objet de cet article (Fig.2).

Les « archéologues » du XIX^e siècle avaient voulu y voir les sept péchés capitaux, sans apporter d'arguments déterminants. Durant le XX^e siècle, cette interprétation est abandonnée au profit d'une lecture infernale, sans qu'il y ait d'accord



Fig. 2. Chapiteau de la Porte des Comtes de Saint-Sernin de Toulouse.

entre les historiens sur les limites exactes du domaine infernal. De nos jours, ce programme reste encore largement inexpliqué.

Comme première étape vers une explication de l'ensemble de ce programme, nous allons nous centrer ici sur le chapiteau, à nos yeux essentiel, de l'homme à la tête dévorée par des dragons. Ce



Fig. 3. Chapiteau du bras sud du transept de Saint-Sernin de Toulouse.

motif iconographique est reproduit à l'identique sur deux autres chapiteaux à l'intérieur de cette église de Saint-Sernin, dans le croisillon sud (Fig.3) et sur un chapiteau de la tribune de ce même transept sud (Fig.4). Dans tous les cas, l'homme dévoré porte un riche vêtement descendant jusqu'aux pieds, s'accroche aux cous des dragons tandis que ceux-ci lui agrippent les cuisses de leurs serres puissantes. On le retrouve encore dans plusieurs églises du Sud-Ouest de la France entre les années 1080 et 1120, en particulier dans le célèbre cloître de Moissac, les églises de Lescure (Tarn), Mazères (Fig.5), Saint-Sever-de-Rustan (Hautes-Pyrénées), Lescar (Pyrénées-Atlantiques). On le rencontre également, avec non



Fig. 4. Chapiteau des tribunes de Saint-Sernin de Toulouse.

plus des dragons mais de gros serpents, à Saint-Pons-de-Thomières (Hérault) et Loarre (Aragon).

Les « archéologues » du XIXe siècle y ont vu parfois un symbole de la colère, d'autres fois celui de l'orgueil. En 1971, T. W. Lyman pense qu'il s'agit d'un vice de l'esprit par opposition aux vices charnels, et qu'il pourrait représenter la source de tous les vices, à savoir l'orgueil. En 1978, Jean Cabanot reprend cette interprétation moralisante : à Saint-Sever-de-Rustan, les dragons dévorant la tête d'un homme symboliseraient le châtimement de l'orgueil. En 1969 puis de nouveau en 1978, Marcel Durliat y voit le supplice du mauvais riche, mais en 1990 revient à l'interprétation de Lyman : « Peut-être cette image représente-t-elle le châtimement de l'orgueil, qui constitue avec l'avarice et la luxure l'habituelle trilogie des vices ». Même chose pour Quitterie Cazes qui, en 2001, y voit « le sort réservé au mauvais riche », mais écrit en 2008 qu'il s'agit sans doute de la représentation du châtimement d'un péché de l'esprit, l'orgueil.

On sent beaucoup d'hésitation chez ces auteurs, leurs revirements en témoignent. En fait, c'est le caractère moral de ces interprétations qui pose problème.

Nous allons ici changer de paradigme et proposer une approche qui délaisse le champ



Fig. 5. Chapiteau du chœur de Mazères, deux hommes à la tête dévorée par des dragons

moral au profit d'une lecture ecclésiologique, prenant en compte le contexte historique dans lequel ce motif a été réalisé. Car ces images romanes ont été produites à une époque extrêmement troublée de l'histoire de l'Église occidentale, qu'on appelle la réforme grégorienne dont voici, à grand traits, les principales caractéristiques.

La réforme grégorienne

La première moitié du XI^e siècle avait été marquée, dans le domaine spirituel, par une domination du discours monastique. Pour les moines la vie terrestre n'était que souffrances, mort, maladies, et en dehors du monastère, il n'y avait pas de solution pour espérer faire son salut dans l'au-delà. Les moines, pauvres et chastes, proches des anges, étaient alors les seuls religieux à même, par leurs prières incessantes, de sauver leur âme et l'humanité toute entière. Au milieu du XI^e siècle, un groupe de religieux au sein de la curie romaine forme le projet insensé d'étendre cette pureté monastique à l'ensemble du clergé séculier, et par la suite de prendre en charge le salut de l'ensemble des chrétiens. Les papes qui se succéderont à Rome sur le siège de l'apôtre Pierre durant la seconde moitié du XI^e siècle vont porter ce projet et révolutionner l'institution ecclésiale, les deux papes les plus connus étant Grégoire VII (1073-1085), qui a donné son nom à la réforme, et Urbain II (1088-1099), le pape de la première croisade.

Leur grand combat, sans cesse réaffirmé, consistera à vouloir libérer l'institution ecclésiale (ils parlent de l'Église, mère de tous les chrétiens et épouse du Christ) de tout ce qui l'opprime ou la souille. Au concile de Clermont en 1095, Urbain II défendra l'idée d'une Église catholique, chaste et libre. Il faut libérer l'Église de trois grands fléaux, le mariage des prêtres, ou nicolaïsme, la vénalité du clergé, ou simonie, et la mainmise des laïques sur le patrimoine et les élections ecclésiastiques.

Avant la réforme, bien des prêtres étaient mariés, souvent fils et petits-fils de prêtres. Les réformateurs épris de pureté ne pourront accepter que les mains du prêtre puissent saisir l'hostie consacrée, c'est-à-dire le corps du Christ, après avoir touché le corps impur de sa femme. Ils interdiront aussi bien le mariage que le concubinage des prêtres, sous peine de déposition, et encourageront même les fidèles à boycotter les offices de ces prêtres nicolaïtes. Ce célibat des prêtres est à la base du clivage

social entre les clercs d'un côté, continents et voués au salut de l'humanité, les laïcs de l'autre destinés à se reproduire et à travailler pour la survie matérielle de tous. Un clivage qui structurera la nouvelle société voulue par les réformateurs, de même que la distinction entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel.

Le haut clergé, très proche des élites laïques, avait coutume d'acheter sa charge, de donner une contre-partie financière ou en nature à la personne qui lui avait permis de l'obtenir, expression des jeux complexes des dons et contre-dons au sein de l'aristocratie. Les réformateurs y virent un péché et interdiront toute marchandisation des fonctions ecclésiales, et au-delà, tout trafic des choses saintes. C'est le péché de simonie qui vient de Simon le Magicien qui voulut acheter aux apôtres Pierre et Jean le pouvoir de conférer l'Esprit saint par imposition des mains. Il désigne la vente de l'ordination sacerdotale par l'évêque, la vente de la consécration épiscopale par le métropolitain, la vente des évêchés et des abbayes par les puissances laïques. Il s'applique aussi aux prêtres qui se faisaient rétribuer pour les sacrements et les bénédictions. Dans les faits, les réformateurs accuseront de simonie tous les prélats opposés à leurs projets, n'hésitant pas à les excommunier, les déposer et les remplacer par des prélats acquis aux valeurs romaines.

Contre les dérives sexuelles et pécuniaires du haut clergé, Grégoire VII encouragera la régularisation des communautés canoniales. Les chanoines devront vivre en communauté, comme les moines, avec dortoir, réfectoire et revenus en commun, sous l'égide de la règle de saint Augustin. Ces communautés canoniales régulières, fréquemment associées à nos images – Saint-Sernin de Toulouse en est un bel exemple – constitueront l'avant-garde militante du mouvement réformateur, bastions avancés de la réforme.

Les réformateurs ne combattront pas seulement les ennemis internes à l'institution ecclésiastique, clercs nicolaïtes et simoniaques, ils s'opposeront également à toute ingérence de la part de laïcs. Ils vont inciter les seigneurs et châtelains à restituer les églises, monastères et chapelles familiales dont ils disposaient, considérés comme des usurpations. Ils vont aussi interdire toute intrusion des princes dans les élections des prélats, alors que les rois avaient coutume de nommer les évêques de leur royaume, et que l'empereur de Germanie nommait les papes. L'interdiction de toute investiture par des laïcs provoquera pendant plusieurs décennies de violents conflits entre l'Empire et la papauté, qui

verront le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV s'excommunier et se déposer mutuellement.

Pour faire appliquer sa politique, Grégoire VII, dès son élection en 1073, va nommer des légats, sorte de police politique qui, pendant plusieurs décennies, va faire régner la peur et l'arbitraire au sein de l'Église occidentale. Représentants directs du pape, ayant les pleins pouvoirs sur l'ensemble du clergé, même sur les évêques et les archevêques, souvent plus intransigeants que le pape lui-même, il faudra leur obéir « comme si le pape ou saint Pierre était présent et parlait par leur bouche ». Ils vont réunir de multiples conciles et déposer les prélats opposés à la réforme. Il s'agit de Hugues de Die, connu pour sa grande dureté, qui sera légat pour la Gaule et plus particulièrement le royaume capétien, d'Amat d'Oloron dans le sud de la France, de l'abbé Frotard de l'abbaye de Saint-Pons-de-Thomières en Aragon et de Richard de Saint-Victor de Marseille en Espagne.

Ces légats sont directement liés à nos images. Nous avançons en effet l'hypothèse selon laquelle ces humains à la tête dévorée par des dragons figureraient des prélats indignes, accusés de simonie, ceux-là même que les légats pontificaux vont attaquer, diffamer, et finalement éliminer. Les commanditaires grégoriens de ces sculptures les auront placés sur et dans les églises pour rappeler publiquement leurs engagements réformateurs.

Après avoir montré que tous les commanditaires connus de ces humains à la tête dévorée étaient des réformateurs convaincus, nous allons démontrer qu'il ne s'agit pas de damnés en enfer, qu'il s'agit de clercs, de rang élevé dans l'institution, qu'ils sont liés à l'argent, et qu'ils représentent probablement des prélats simoniaques.

Des commanditaires grégoriens

Si nous examinons donc de près l'identité des commanditaires de ces sculptures, nous pouvons constater qu'il s'agit de prélats entièrement acquis aux conceptions réformatrices défendues par le pape Grégoire VII.

À Saint-Sernin de Toulouse, dans les années 1070, les chanoines réforment leur institution et optent pour une vie régulière, plus proche des valeurs chrétiennes de pauvreté et de chasteté déjà pratiquées dans les monastères bénédictins, et des conceptions réformatrices défendues par le pape Grégoire VII. Ils décident également de se soustraire au pouvoir épiscopal et de se

placer sous la tutelle de Rome, qui leur accorde protection et défense, en échange d'une rente annuelle. Régularisation et exemption romaine sont ici étroitement corrélées : les mêmes papes réformateurs qui ont incité les chanoines à se réformer ont également favorisé leur exemption et leur rattachement au Saint-Siège. En 1096, le pape Urbain II confirme les privilèges accordés par Grégoire VII, et à chaque nouveau pape, les chanoines auront le souci de les faire renouveler.

À Saint-Pierre de Loarre, le roi aragonais Sancho Ramírez établit une communauté de chanoines et demande au pape Alexandre II de prendre cette nouvelle collégiale sous sa protection. Le pape accède à cette requête et Urbain II, une vingtaine d'années plus tard, fait de même pour une nouvelle collégiale de chanoines réguliers à Montearagón, près de Huesca. Il rattache à cette nouvelle collégiale toutes les chapelles royales des diocèses de Pampelune et Jaca, Loarre y compris. Saint-Pierre de Loarre est une chapelle royale fondée par le roi qui abrite une communauté de chanoines réguliers placée sous l'autorité directe du Saint-Siège, totalement indépendante de l'ordinaire.

On notera que Loarre et Saint-Sernin possèdent des caractéristiques communes : ce sont deux édifices géographiquement excentrés par rapport au centre religieux représenté par l'évêque et la cathédrale ; ce sont deux collégiales régulières, rattachées directement à Rome, libres de toute sujétion épiscopale.

Saint-Pons-de-Thomières n'est pas une collégiale régulière mais une abbaye bénédictine dirigée pendant près d'un demi-siècle, de 1061 à 1099, par l'abbé Frotard qui va jouer un rôle de premier plan au sein du mouvement réformateur. C'est en 1077 que Frotard est nommé légat permanent par Grégoire VII. À partir de 1083, il va demeurer en Aragon comme représentant du Saint-Siège et y sera le grand promoteur des réformes voulues par les papes.

En 1087, l'abbatiale de Saint-Sever-de-Rustan est rattachée à l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Or cette illustre abbaye va être à l'avant-garde de la réforme en Provence, dans le Midi et en Catalogne, à l'instar de l'abbaye de Saint-Pons-de-Thomières, leurs abbés respectifs, Richard pour Marseille et Frotard pour Saint-Pons, ayant été légats de Grégoire VII et fidèles propagateurs de la réforme dans le sud de la France et en Espagne. Rattachés à la congrégation victorine, les moines de cette abbaye de Saint-Sever-de-Rustan participent ainsi aux avancées

de la réforme, son abbé étant engagé dans le mouvement de rénovation de l'Église.

Le prieuré de Saint-Michel de Lescure appartenait aux moines bénédictins de Gaillac, importante abbaye fondée au X^e siècle par le comte de Toulouse. Au concile de Toulouse en 1079 la décision est prise de rattacher Gaillac à l'abbaye de la Chaise-Dieu. Sous l'abbatit de Seguin d'Escotay (1078-1094), très proche des milieux grégoriens, la Chaise-Dieu devient un des hauts-lieux de la réforme. Au cours du dernier tiers du XI^e siècle la congrégation casadéenne sera largement favorisée par les papes réformateurs et son temporel augmentera de façon considérable. Grégoire VII voudra la placer sur un plan d'égalité avec Cluny, avec la possibilité pour l'abbé de prendre l'évêque de son choix pour les ordinations, les célébrations et les consécrationes. En intégrant le réseau casadéen, les moines de Saint-Michel de Lescure participaient à la réforme ecclésiale en cours, et le programme iconographique du portail ouest du prieuré, en communauté de pensée avec la Porte des Comtes des chanoines de Saint-Sernin, en est un bon témoignage.

C'est vers 1095 que Sanche est nommé évêque de Lescar. Gaston IV, vicomte de Béarn (1090-1131), fait remarquer à son évêque que la discipline religieuse de son chapitre s'est considérablement relâchée et lui conseille de réformer son clergé cathédral en introduisant la grande règle de saint Augustin au sein du chapitre. En 1101, en présence du légat Amat d'Oloron, des archevêques de Bordeaux et d'Auch, l'évêque Sanche, appuyé par Gaston IV, remplace les chanoines de sa cathédrale, anciennement rattachés à la règle clunisienne, par des chanoines réguliers de saint Augustin. Ces chanoines réguliers reconstruiront la cathédrale et placeront dans le sanctuaire une superbe image d'humain à la tête dévorée par des dragons.

Nous voyons que le point commun aux commanditaires de ces églises, au-delà de leurs différences institutionnelles – Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Pierre de Loarre sont des collégiales augustiniennes, Saint-Pons-de-Thomières et Saint-Sever-de-Rustan des abbayes bénédictines, Saint-Michel de Lescure un prieuré casadéen, Lescar une cathédrale - c'est d'être à la tête d'établissements directement rattachés à Rome, et de participer aux combats grégoriens. Ils se battent contre ce qu'ils considèrent comme des dérèglements au sein des institutions religieuses traditionnelles, à savoir l'indignité des mœurs du clergé, et la mainmise des laïques sur les institutions religieuses.

L'analyse iconographique

Essayons maintenant d'analyser point par point ce que nous disent les images :

1- La plupart des spécialistes y voient le supplice d'un damné dans l'au-delà. Or il n'y a pas de dragons dans les enfers romans, et encore moins de dragons androphages. Et, en règle générale, les damnés subissent passivement leur supplice, alors que nos dévorés s'accrochent délibérément au cou des dragons, qu'ils enserrent entre le pouce et les autres doigts. Enfin, tous nos dévorés sont vêtus alors que les damnés sont généralement représentés nus. À l'époque romane, ce sont avant tout les démons qui disent l'enfer, et non les animaux androphages. Nos dévorés ne sont donc pas des damnés en enfer mais des pécheurs terrestres.

Ces dévorations ne sont pas seulement destruction, mise en pièces, ingurgitation, elles donnent aussi à voir la nature profonde de ces humains. Elles révèlent la zone corporelle peccamineuse, elles indiquent le genre de pécheurs dont il s'agit, et, à terme, mais seulement à terme, les tourments qu'ils endureront dans l'au-delà, punis par où ils auront péché de leur vivant. La dévoration est ici plus synonyme de diabolisation que d'infernalisation. Sous l'emprise du dragon, animal particulièrement maléfique, ces pécheurs sont marqués du sceau infamant de ses mâchoires. Le dragon n'est pas sur le point de les engloutir, il exerce une sorte de dévoration continue, par contact, sangsue vivante indissociable de sa proie, et en est l'attribut fondamental.



Fig. 6. Chapiteau du chœur de Saint-Pierre de Loarre, deux hommes avec la tête dévorée par des serpents

2- Ils portent plusieurs robes superposées, talaires, couvrant les pieds, et richement décorées. Dans deux églises, le caractère ecclésiastique des vêtements est patent. Dans le chœur de Loarre, le dévoré situé à l'angle gauche de la corbeille porte une chape par-dessus une longue robe à plis diagonaux, probablement une dalmatique (Fig. 6),

celui de l'angle droit une chasuble par-dessus deux robes, l'aube et



Fig. 7. Chapiteau du chœur de Lescar, homme à la tête dévorée par deux dragons

la dalmatique. Dans le chœur de Lescar, celui de gauche porte une chasuble sur l'aube (Fig. 7), l'autre une dalmatique. Dalmatique, chapes et chasubles sont des vêtements caractéristiques des clercs.

3 – Non seulement, ce sont des clercs, mais probablement des hauts dignitaires car, dans les allégories médiévales du corps, la tête est toujours valorisée comme étant la partie la plus noble. Dans les versions ecclésiales, elle est associée aux clercs, aux prélats, le reste du corps étant laissé aux laïcs, avec une mention spéciale pour les pieds, réservés aux paysans. Le mode de dévoration avec le haut de la tête dans la gueule de l'androphage renverrait à des personnages de haut rang social, ici plutôt à des prélats. Il s'agirait de personnages nobles, haut placés dans la hiérarchie sociale, leur apparence physique, de face, la tête préservée par la dévoration, les traits du visage visibles, tendant à le confirmer.

Les dragons mordent ou engloutissent le sommet du crâne, zone correspondant chez les clercs à la tonsure. Le haut du crâne rasé est une marque distinctive des clercs, et un signe de dignité attaché à ce statut. Pour Pierre Lombard, le haut de la tête est la partie la plus noble du corps, et se raser le haut du crâne c'est découvrir l'esprit qui peut ainsi s'élever sans peine vers Dieu, car le clerc ne doit pas ignorer les secrets du Très-Haut. Dans notre cas, le processus s'inverse, l'esprit de ces humains est en contact direct avec la gueule des dragons, c'est-à-dire avec le diable. Les têtes des dragons recouvrent la tête de l'humain, sorte de couvre-chef des ténèbres, symbole de l'indignité de ces ministres de l'Église !

4 – Dans plusieurs cas, les dévorés sont confrontés à des figures positives, des religieux, ou au Christ lui-même, comme à Mazères (Fig.8) et à Saint-Sever-de-Rustan. Cette configuration n'est pas fréquente dans l'art roman et fait de cet humain dévoré, à proprement parler, un Antichrist, un serviteur du diable, à l'instar des formules utilisées par les dirigeants grégoriens contre leurs adversaires.



Fig. 8. Chœur de Mazères avec à gauche le Christ dans une mandorle, à droite un homme à la tête dévorée

À Moissac, un chapiteau représentant des humains à la tête dévorée par des dragons est situé à côté de l'effigie de l'abbé Durand de Bredon, sur le pilier central de la galerie orientale du cloître, proposant ainsi une étonnante confrontation entre un abbé-évêque idéalisé et la figure d'un prélat réprouvé, même si la différence de supports entre les deux images tend à atténuer l'antagonisme.

5- À Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Michel de Lescure, les dévorés sont confrontés à l'histoire biblique de Lazare et du

mauvais riche. Au porche sud de Moissac, le mauvais riche biblique est explicitement associé à l'homme portant une bourse autour du cou et donc au péché d'avarice. À Saint-Pons-de-Thomières, Belberaud et Lescure, le dévoré porte une bourse accrochée à son cou, attribut caractéristique de l'avare.

Ce rapport entre les prélats indignes et l'argent, via la bourse de l'« avare », n'a rien d'anecdotique. Les critiques des réformateurs vis-à-vis des prélats traditionnels sur leurs rapports aux richesses matérielles sont récurrentes dans les textes. Ils leur reprochent d'avoir acheté leur charge, d'avoir payé, parfois des sommes importantes, pour entrer dans l'Église, et une fois en place, de monnayer les sacrements, le mobilier liturgique ou le patrimoine ecclésiastique. Cet immense péché, une des variantes les plus graves de l'avarice, est la simonie.

Il est donc probable que ces humains avec le haut de la tête dévoré par des dragons représentent des prélats simoniaques, exhibés dans les églises par leurs commanditaires pour dénoncer un tel crime et rappeler aux fidèles leurs propres engagements en faveur de la réforme.

Les théologiens réformateurs tiennent des propos d'une très grande violence sur les prélats simoniaques. Ils sont brigands,

hypocrites, fornicateurs, adultères, sacrilèges, homicides, tyrans, impies, semblables à la bête de l'Apocalypse, à l'Antichrist.

On voit que le texte et les images se rejoignent, également excessifs et virulents, produits par une pensée bipolaire inspirée de la théologie augustinienne des deux cités où la cité de Dieu et la cité du diable s'affrontent jusqu'à la fin des temps.



Fig. 9. Chapiteau de la Porte des Comtes de Toulouse, homme tenant une bourse et torturé par des démons

Deux lettres de Pierre Damien, grand réformateur monastique, associent dragon et simonie et vont dans le sens de cette interprétation. Ainsi, « le dragon simoniaque répand ses poisons dans les nœuds de la concupiscence qui enserrent les bras des misérables marchands ». À propos de l'empereur Henri III dont il loue l'excellence, il écrit qu'« après Dieu, c'est lui qui nous a sauvés de la bouche insatiable du dragon, c'est lui qui, avec l'épée de la puissance divine, a coupé toutes les têtes de l'hérésie simoniaque, comme celles de l'hydre, terrifiantes par leur nombre », il a obtenu une victoire « contre les ennemis de l'Église catholique », « en foulant aux pieds l'avarice », il a détruit « la peste de l'hérésie simoniaque », il a triomphé de la concupiscence en s'opposant à ce que « Simon occupe dans l'Église le siège de la puanteur ». Même si ces liens n'ont rien d'exclusif, car le dragon, animal diabolique par excellence, peut être rattaché à de multiples figures coupables, ils témoignent tout de même de relations avérées entre le dragon et la simonie.

À partir de cette nouvelle interprétation iconographique, il est possible de reconsidérer certains éléments du programme de la Porte des Comtes. L'opposition entre l'homme à la tête dévorée par des dragons et l'âme de Lazare dans une mandorle tenue par deux anges est lourde de signification. Ces chanoines réguliers n'ont pas hésité à confronter un grand prélat avec la figure d'un pauvre, confrontation sociale qui suggère qu'un bon pauvre vaut mieux qu'un prélat indigne, et surtout rappelle le principe d'inversion des conditions sociales dans l'au-delà : le pauvre ici-bas sera comblé de bienfaits après la mort terrestre, tandis que le riche sera remis aux démons. Dans certaines circonstances, les réformateurs n'ont d'ailleurs pas hésité à faire appel au peuple

pour disqualifier leurs adversaires politiques.

Toujours à la Porte des Comtes, dans la partie gauche, on rencontre un humain portant une robe talaire, les cheveux courts, une bourse suspendue à son cou qu'il tient dans ses mains, entre deux démons menaçants (Fig.9). Il s'agit encore probablement d'un prélat indigne, prélat par son vêtement, indigne par la bourse. La présence des démons le situe clairement en enfer. Au vu des éléments précédents, il n'est pas exclu que ce prélat corresponde à celui dont la tête est dévorée par des dragons dans la partie droite. On aurait deux représentations d'un même prélat, ici-bas la tête dévorée par des dragons, dans l'au-delà avec une bourse lui pendant au cou et maltraité par des démons.

L'élucidation du reste de ce programme passe par l'analyse iconographique de l'autre grand motif de ce portail, à savoir la femme aux seins tétés ou dévorés par des serpents, située dans la partie gauche. Mais c'est un motif que nous aborderons ultérieurement.

Raphaël Guesuraga

KUMMEL, BOURGOGNE, BRANDY, COINTREAU, PERNOD... AVEZ-VOUS DIT !!!!
--

*Ne s'agit-il pas de vins et spiritueux ? eh bien non !
Mais du nom des réseaux créés, par le B.C.R.A. (Bureau Central
de Renseignements et d'Actions) de PASSY à Londres.*

*Reprenons le déroulement d'une petite portion de
l'histoire clandestine des réseaux de la Résistance, durant les
années qui ont suivi la défaite et l'invasion de la France par
l'Allemagne. Maints soldats du corps expéditionnaire anglais, qui
n'avaient pu rembarquer lors de la débâcle de 1940, se sont
trouvés piégés sur le territoire français. Aussi, pour échapper à
l'ennemi, se sont-ils réfugiés la plupart du temps chez des paysans
dans le Nord de la France et en Belgique. Quelques-uns, peu*

nombreux, ont pu être pris en charge par les agents de l'I.S. restés en mission en France, avant que des filières d'évasion ne soient organisées vers l'Angleterre.

Des services clandestins, voire des petits noyaux de patriotes, ayant déjà opéré lors de la grande guerre de 1914 – 1918 comme assistants à l'évasion des soldats britanniques, se formèrent de nouveau dès 1940, grâce à d'heureuses initiatives personnelles, et s'organisèrent peu à peu. Deux grandes filières vont voir le jour : les lignes d'évasion « Pat » et « Comète ». Mais aussi de toutes petites organisations comme, pour Saint Leu et ses environs immédiats, le « Groupe reconstitué Jacquet de Lille », dont la dénomination a été reprise en hommage aux fusillés de Lille, au nombre desquels se trouvait Jacquet, passeur en 1916 d'un des réseaux d'Edith Cavell.

Les grandes lignes d'évasion, britannique comme Pat, ou belge comme Comète, partaient de Bruxelles, traversaient la France et aboutissaient en Espagne, via Perpignan et Andorre pour l'une, via Bayonne pour l'autre. Elles se composaient de divers services, aux tâches bien différentes : le dépistage, pour retrouver les militaires cachés ; l'accompagnement pour guider ceux-ci ; l'hébergement de transit et de regroupement, puis les passages, par les passeurs et convoyeurs, jusqu'à destination.

Il était nécessaire de fournir aux évadés des papiers d'identité leur permettant de circuler et de franchir les lignes de démarcation. Cela commençait au nord de la Somme - pour sortir de la zone dite rouge, annexée à la Belgique et strictement interdite d'accès - puis il s'agissait de traverser toute la France, divisée en deux : la partie occupée par les Allemands et la partie appelée zone libre dépendant du gouvernement de Vichy, et de traverser enfin la frontière espagnole, rigoureusement surveillée des deux côtés. Une fois en Espagne, il fallait prendre contact avec les consulats anglais, qui, bien souvent prévenus, détachaient des agents diplomatiques pour acheminer les fugitifs via Gibraltar, s'ils n'avaient pas fait entre-temps l'objet d'une interception et d'une arrestation par les gardes espagnols. Le triste camp d'internement de Miranda de Ebro est là pour le rappeler.

La ligne Comète, qui passait par Bayonne, devait souvent faire appel à des contrebandiers rémunérés, et l'acheminement se faisait à pied, par les cols pyrénéens escarpés, jusqu'au-delà de la frontière. Les accompagnatrices, qui avaient contribué à la création de Comète, guidaient elles-mêmes leurs

évadés jusqu'à Madrid, car ces contrebandiers les abandonnaient une fois la frontière traversée.

Durant les années 1941 et surtout 1942, la guerre aérienne s'intensifia. Il ne s'agissait plus alors de rapatrier les soldats du corps expéditionnaire de 1940, mais des aviateurs. Des avions alliés, à l'aller ou au retour de leurs missions de bombardement sur l'Allemagne, étaient abattus par la DCA ou par la chasse ennemies. Leurs équipages devaient, soit atterrir si c'était possible, soit sauter en parachute en territoire occupé. Or si les alliés pouvaient produire des avions en grande quantité et très rapidement pour remplacer ceux détruits, il n'en était pas de même pour former des pilotes. L'état-major allié créa alors, à partir de 1942, de nouvelles lignes d'évasion : les réseaux « Lyon-Carter », « J. Jacques Chartres », « Françoise », « Possum », « Shelburn » (pour remplacer Pat), « Fanfan », « Dutch-Paris », « Félix », « Cornwallis », « Porto » etc... La casse était importante et quelquefois peu d'appareils revenaient à leur base en Angleterre. Il fallut parfois rapatrier plus de quinze aviateurs dans un même convoi vers l'Espagne.

Pour la France, le Bureau Central de Renseignements et d'Action, (B.C.R.A.) - dirigé par le Colonel Passy, dépendant à Londres du Général De Gaulle qui l'avait créé en juillet 1940 - va, lui aussi, organiser un service d'évasion, comme il avait créé des réseaux de renseignement. Des envoyés spéciaux furent donc parachutés en France avec pour mission de créer de nouvelles lignes. Ainsi se formèrent des réseaux d'évasion français, qui prirent tous, des noms de vins, d'apéritifs ou de liqueurs.

Ce furent : Brandy, Bordeaux, Bourgogne, Pernod, Cointreau, Bénédictine, Rhum, Cocktail, ...et Kummel.

Après nous être intéressés au réseau Shelburn (voir Signets n°29) nous allons nous attacher à l'histoire du réseau Kummel.

À l'origine de Kummel, un groupe de 128 personnes, en février 1944. Kummel sera dirigé par P. Hovelacque, et il fonctionnera en liaison avec les réseaux Bourgogne, Goélette et Comète, pour Saint-Leu. Il sera homologué réseau de la France Combattante et aura pour liquidateur J. Bruder.

Robert Decamps sera à l'origine de la naissance d'une antenne de Kummel regroupant les différentes personnes résistantes des réseaux Libre-Patrie, Arc-en-Ciel et Turma-Vengeance.

À ce stade, il nous paraît utile de rappeler le fonctionnement d'un réseau d'évasion.

Les consignes données aux aviateurs étaient :

- en cas de chute de leur avion, de détruire celui-ci si nécessaire et de quitter au plus vite le lieu, et ensuite, d'agir, tout comme pour

- l'atterrissage en parachute, en se réfugiant rapidement dans la ferme voisine, pour demander assistance au paysan du coin et s'ils le pouvaient obtenir l'aide du curé ou de l'instituteur du village,

- et en obtenant d'être pris en charge, si cela était possible, par un résistant, lequel pouvait peut-être entrer en contact avec une chaîne d'évasion.

N'oublions pas que les autorités allemandes avaient annoncé par voie d'affiches, que toute personne coupable d'apporter une aide, en dissimulant aux recherches des individus appartenant à une force armée ennemie de l'Allemagne, notamment aux membres d'équipages d'avions ou aux parachutistes et agents, était passible de la peine de mort.

D'autre part, il fallait être certain que le parachutiste récupéré était bien un soldat ou un agent allié, car ce pouvait être un allemand déguisé. Les réseaux Pat et Shelburn possédaient un service de sécurité, comprenant des interrogateurs spécialisés, connaissant parfaitement la vie et les milieux anglais et américains. De plus ils transmettaient par radio à Londres les renseignements recueillis pour vérification, avant d'acheminer l'aviateur ou le parachutiste récupéré vers les autres membres de la ligne d'évasion. Malheureusement, les autres réseaux ne possédaient pas ce service de sécurité, ce qui permit à des agents ennemis camouflés de provoquer des arrestations et de détruire une partie de leurs structures. Il pouvait s'agir d'un simulacre de l'ennemi, comme cela s'est produit dans la nuit du 17 au 18 juillet 1943, entre Limay et Issou, où se déroula un faux parachutage d'hommes et d'armement. Des soldats allemands déguisés en parachutistes anglais furent parachutés avec largages de containers d'armes et de munitions, bernant les français du village de Guitrancourt. Ceux-ci, croyant qu'il s'agissait d'alliés, vinrent pour aider ces parachutistes, avec l'aide de gendarmes de Mantes, sur les lieux d'atterrissage, et furent arrêtés. Quatre personnes d'une même famille française patriote de ce village tombèrent dans le piège ainsi tendu.

Lorsqu'un réseau était averti de la présence d'aviateurs, assistés bien souvent par des paysans, cultivateurs, bûcherons locaux, qui les cachaient, les équipes de dépistage envoyaient des convoyeurs pour les récupérer. Il s'agissait la plupart du temps de jeunes filles. Le paysan était prévenu, que quelqu'un viendrait prendre en charge son pensionnaire, appelé « colis » dans le jargon des réseaux. Ces aviateurs, après avoir transité d'hébergement en hébergement pour se soustraire à la curiosité du voisinage, étaient acheminés sur Paris ou sa banlieue dans des logements de transit, où ils devaient attendre qu'on leur remette leurs faux papiers d'identité, afin de continuer leur périple. La livraison de ces « colis », se faisait le plus souvent dans des jardins publics (Arts et Métiers, Arènes de Lutèce, square Monge, Jardin du Luxembourg, Jardin des Plantes), mais rarement dans les gares, celles-ci étant très surveillées par la Gestapo, la police et la milice. Cela impliquait des séjours d'attente plus ou moins longs. Aussi n'était-il pas rare que certains séjournent dans une même région 2 à 3 mois. Il fallait aussi les occuper et les distraire. A Paris, on arrivait à leur faire visiter la capitale, mais avec interdiction de parler et en les faisant passer pour des sourds et muets ou pour des simples d'esprit.

L'agent de liaison
 ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES AMICALES DE RÉSEAUX DE LA FRANCE COMBATTANTE
 PARAIT LE 6 ET LE 20 — N° 10. — RÉDACTION, ADMINISTRATION : 62, Rue de Valenciennes, Paris (7^e). Tél. LIT. 47-58. — ABONNEMENT : 120 F. PAR AN. — LE NUMÉRO : 6 Fc.

**COMMENT LES AVIATEURS ALLIÉS
 TOMBÉS EN PAYS OCCUPÉS
 ÉTAIENT REPÉRÉS, SAUVÉS, HÉBERGÉS
 PAR LES RÉSEAUX
 D'“ÉVASION”
 avant de passer en Espagne**

WACHUNG
 * Auf der Besatzungs-
 * cher Personen sowie jehes
 * origin einer feindlichen
 * gliedern der Luftwaffe

AVIS
 Les dispositions suivantes sont de nouveau rappelées à la
 population :
 Il est interdit de dissimuler aux recherches, d'hé-
 berger ou d'aider d'une autre façon des personnes
 appartenant à une force armée ennemie (notamment
 des membres d'équipages d'avions, ou des parachu-
 tistes ennemis, ou des agents ennemis).
 Il est également interdit de s'approprier, de transmettre,
 de divulguer ou de fournir des armes, munitions, explosifs,
 des cartes d'identité, des papiers, des documents, des
 lettres ou tout autre objet qui est susceptible de nuire à la
 défense nationale. Les infractions à ces dispositions sont punies
 de la peine de mort.

Il en était de même lors du voyage en train. Les convoyeurs répartissaient cette « marchandise » dans les compartiments et couloirs bondés, car les vêtements qu'ils portaient n'étaient pas toujours à leur taille, et ils paraissaient souvent mal habillés. On ne relate aucune dénonciation pendant ces transports de 800 km. Il arrivait qu'un incident se produise. Ainsi un jour dans le Paris-Toulouse, un aviateur anglais en route pour

l'Espagne se tient debout dans le couloir. Le train s'arrête à une station. Un voyageur du compartiment voisin s'adresse à l'aviateur : Quelle est cette gare, s'il vous plaît, Monsieur ? Notre Anglais ne répond pas (on lui a bien fait la leçon avant le départ). Mais le voyageur s'impatiente et insiste si haut que l'aviateur, soulevant le rideau, regarde par la fenêtre et lui répond : - I do not know ! Puis se ressaisissant aussitôt, ajoute : C'est tiou petit, tiou petit ! Et tous les voyageurs de rire, prenant leur compagnon pour un plaisantin.... à la satisfaction du convoyeur (source : le journal L'Agent de Liaison).

Les contacts avec les paysans avaient lieu hors de la ville, au début de la nuit. Bien qu'ils risquassent la mort, les paysans abritaient quand même les aviateurs alliés, les cachant, les soignant lorsqu'ils étaient blessés, les nourrissant et les habillant en civil.

Nous pouvons lire cette anecdote, qui caractérise cette noblesse de sentiments, dont ont fait preuve nos gens de la terre : « C'est par une nuit comme tant d'autres, brune comme ces nuits du Nord de la France, sans nuage, sans lune, froide et hostile ; dans le village, les maisons se sont recroquevillées sur elles-mêmes, courbant le dos sous le grondement lointain d'un vol d'avions qui passent très haut. Soudain, vers une heure du matin, des bruits de sabots s'approchent de la porte de l'institutrice. On frappe. Des voisins viennent l'avertir qu'un avion allié est tombé près du village. Son mari, mutilé de la guerre de 39-40, se lève en hâte. Il attelle sa charrette. Au milieu des débris d'un bombardier, sept aviateurs gisent blessés. Un huitième indemne, mais las et désespéré, n'ose pas abandonner ses camarades. Sans hésiter, l'ancien combattant, aidé de quelques voisins, empile les blessés dans sa voiture et les ramène à l'école. Pas un habitant du pays qui ne soit en dehors du secret. Mais une conspiration du silence, regroupant dans une même complicité tout le village, s'est créée spontanément. Le lendemain, en compagnie de l'aviateur valide, qu'il avait vêtu de vieux vêtements, notre villageois retourne sur les lieux de l'accident, pour vérifier, parmi les restes de l'appareil, si rien ne peut orienter la curiosité de la Feldgendarmarie. Pendant deux mois le village a caché les aviateurs. Pendant deux mois l'institutrice et son mari ont soigné, nourri huit hommes. Et lorsque le chef d'un des réseaux d'évasion vint les voir et leur proposer de les dédommager de leurs débours, l'homme répondit qu'il ne demandait qu'une chose, la promesse d'avoir plus tard de leurs

nouvelles. Il ne voulait rien, ce patriote qui considérait ces aviateurs comme ses enfants. » (Extrait du journal : L'Agent de Liaison).

Les effectifs des passeurs de Libre-Patrie et d'Arc-en-Ciel n'étaient plus assez nombreux, pour ce qui concerne ces deux réseaux opérant sur Saint-Leu et ses environs. Aussi les aviateurs récupérés, provenant quelquefois de Lyons-la-Forêt, Étrépagny, Beauvais, étaient confiés au réseau Comète qui disposait d'une antenne à Sannois-Argenteuil, créée par le Commandant Biennais, du M.L.N., qui était en contact étroit avec le Commandant Robert Decamps, ou aussi au réseau Shelburn. Mais ce surcroît de sauvetage impliqua de s'affilier au réseau Kummel du B.C.R.A. et des Forces Françaises Combattantes.

Nous verrons donc les familles Basselet, Barbe, Biotteau, Baudelocque, Cassar, Delcour, Decamps, Devos, Dutertre (arrêté et mort en déportation), Desfontaines, Gavillon, Gibart, Guérin, Jost, Leca, Kermanns, Le Jemle de la Hussaire, Laurent, Perronot, de Saint-Leu ; Bouvet, Champaloux, Didier, Héraud, Houllier, Hesse, Lelay, Lenormand, Montarnal, Paul, Prudhon, Pralet - dont l'auberge dans la Grande rue, disposait d'une deuxième issue dissimulée, donnant dans une autre rue - d'Argenteuil ; les paysans, cultivateurs ou fermiers, Baron, Cogez, Duboust, Monier, Dréau, Pinson, Visset (dont le fils de 13 ans sera tué lors des combats de la Patte d'Oie d'Herblay à la Libération), de Pierrelaye, Franconville, Chauvry ; et ceux aussi, plus lointains, de La Goupillière dans l'Eure (famille Harcouet), de Trie-Château (Lefevre), du moulin de Pouilly à Fresneau-Montchevreuil dans l'Oise (Millon), d'Ecquevilly (Thevenot), d'Étrépagny (Brown) dans l'Eure ; mais l'on ne peut les citer tous, tant ils furent nombreux.

Nous verrons ainsi les trois membres de l'équipage du B 17F -forteresse yankee - Raider n° 24507 du 345 BG - 545 BS -, crashé à proximité immédiate d'Étrépagny, R. Stoner, le co-pilote, W. Yee, le bombardier, jeune Hawaïen pris pour un Chinois) et B. Edman, le mécanicien, tous ramenés par les Delcour et qui transitèrent par Saint-Leu, repris par un autre réseau, via Méru et Bornel.

Les aviateurs américains Jonhson Merle, Thomas Furrey, L. Perkins, puis A. Hattaway, récupéré à sa descente en parachute par les Duboust dans la plaine de Pierrelaye, séjourneront chez les Decamps. Ils étaient logés dans un petit pavillon de la propriété, distant



de la maison principale, et qui possédait une issue indépendante au 3 rue de Chauvry, et une sortie discrète, par le fond de la propriété, au-delà du jardin d'agrément, du bosquet et du verger, sur la cour commune d'une ferme, rue Pasteur. Quelques-uns de ces aviateurs apparurent chez Pralet à Argenteuil, Houllier, Cogez à Franconville, Paul à Colombes, chez Mme Labadie (dite Dominique) à Paris, etc...

Trente-six Anglais, Américains, Australiens et Canadiens passèrent dans notre secteur immédiat, chez les uns et les autres, en partance, en transit, vers Paris ou sa banlieue. Pour d'autres ce sera directement vers Cherval, Montceau-les-Mines, Noyers-sur-Cher, Fresneau-Montchevreuil, Méru. Le franchissement de la frontière espagnole se faisait via le Col d'Arrens, Bayonne ou, si l'évacuation se faisait par la mer, à Plouha en Bretagne, etc... selon qu'ils avaient été confiés à Kummel, Goélette, Comète ou Shelburn.

Christian Decamps

Livres se rapportant à ces réseaux d'évasions :

- Tombés du ciel. Histoire d'une ligne d'évasion d'Odile de Vasselot. Coll. Résistance Éd. Le Félin
- Les nuits de la Liberté – Les évasions par Plouha d'Alain Le Nedelec
- Vengeance. Histoire d'un corps-franc de F. Wetterwald

LE COMTE REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY DANS LA VALLÉE DE MONTMORENCY



Regnaud de Saint-Jean-
d'Angély par Gérard

Fidèle parmi les fidèles à Napoléon, jusqu'au dernier jour, Michel Etienne Regnaud de Saint-Jean-d'Angély le fut également à la vallée de Montmorency où il eut plusieurs résidences au cours des vingt-huit dernières années de sa vie. Député du Tiers (libéral) de la Saintonge (bailliage de Saint-Jean-d'Angély) aux Etats-Généraux de 1789 alors qu'il avait vingt-neuf ans, Regnaud, qui accola alors son lieu d'enfance à son patronyme, fit la plus extraordinaire carrière politique qui soit, le conduisant à rencontrer les personnalités les

plus célèbres ou marquantes de la Révolution et de l'Empire.

Né à Auxerre où son père était Président du baillage de Saint-Fargeau, il se lia avec son frère de lait et avec Michel Le Pelletier, fils du seigneur de Saint-Fargeau, future icône des Jacobins. Toutefois, ses opinions se révélèrent très différentes de celles de ce dernier car, sa vie durant, il chercha à concilier les exigences du réalisme et du pragmatisme avec le respect des grandes valeurs morales, humaniste donc par principe.

Il avait reçu une formation poussée de juriste et demeura passionné de lecture, ouvert à tous les sujets, passant aisément de l'un à l'autre avec un brio qui faisait l'admiration de son entourage. Dans le traitement des dossiers si divers du Conseil d'État napoléonien, il faisait des merveilles et on disait en plaisantant qu'il était capable de vous dire à l'instant combien de milliards de mouches survolaient l'Europe. Ces qualités intellectuelles impressionnantes mises en valeur par une plume éblouissante – il avait la passion d'écrire, ce qu'il faisait exactement tous les jours – le firent distinguer dès les campagnes d'Italie par le général Bonaparte, lequel se l'attacha définitivement.

Grand commis de l'état napoléonien, éminence grise et conseiller secret – Napoléon le réveillait la nuit pour le consulter – Regnaud fut quinze ans au cœur du pouvoir, mais ses avis et recommandations à l'Empereur n'ont malheureusement pas toujours empêché les fautes historiques, comme l'exécution du duc d'Enghien et la campagne de Russie. Il a toutefois joué un rôle essentiel dans l'élaboration des codes, avec Cambacérès, et c'est à lui seul que l'on doit le code du commerce. On lui doit aussi d'avoir permis de donner aux Juifs de France une représentation politique et un droit à l'indifférence par la création d'un consistoire, par opposition aux lois d'exception anciennes concernant les Juifs, lesquels, selon Regnaud devaient s'intégrer dans la population, un point de vue qui n'était pas partagé par d'autres membres du Conseil d'Etat.

Travailleur acharné, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély aimait passionnément les plaisirs de la vie auxquels il s'arrangeait pour consacrer le plus de temps possible. Au début de la Révolution, alors qu'il était député puis avocat-conseil de l'Ordre de Malte (il intervint lors de la liquidation de celui-ci sous la Législative), Regnaud fréquentait assidûment les salons et cercles politiques (chez la sœur de Mirabeau et chez Mesdames

d'Eprémesnil, de Lameth, et de Montmorin), et aussi les jolies femmes attirées par son physique avantageux. Tourné vers la modernité, une partie de lui-même était aussi attachée à la douceur de vivre telle qu'on l'entendait au 18^e siècle. C'était un libertin assumé, détaché de la religion catholique, franc-maçon, capable enfin de s'attendrir pour les artistes qu'il protégea, pour les intellectuels qu'il réunissait chez lui et enfin pour la Nature telle que Jean-Jacques Rousseau lui avait donné à voir.

Revendiqué par tous les révolutionnaires de 1789, Rousseau fut à la mode sous la Révolution. L'Ermitage de Montmorency où il vécut sous la protection éclairée du marquis de Girardin fut pour lui un refuge et un éblouissement, et il y composa l'Emile avant qu'un décret de prise de corps pris contre lui par le Parlement de Paris, ne l'obligeât à s'exiler (9/6/1762). Grâce à Madame d'Epinaï et à son gendre Belsunce, l'Ermitage devint un lieu de mémoire et de curiosité lié au séjour du grand philosophe des Lumières qui, avec Voltaire et Montesquieu, fut revendiqué comme un inspirateur des nouveaux principes révolutionnaires. Les habitants de Montmorency, d'ailleurs, firent eux-mêmes ériger un monument en son honneur le 25 novembre 1791 à l'orée des bois d'Andilly. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, qui était bien entendu un admirateur passionné du philosophe, avait effectué un pèlerinage dans la vallée qui devint une retraite de sûreté, probablement à la fin de l'été 1792, lorsque son nom fut cité dans des listes de proscription circulant à la veille des massacres de septembre. On lui reprochait d'avoir pris le parti de la cour après Varennes, et, au 20 juin puis au 10 août 1792, d'avoir dirigé les Grenadiers de la section de Saint-Thomas du Louvre qui s'interposa entre la famille royale et les émeutiers. Revenu à Paris quand le calme fut rétabli, il se dépensa sans compter, avec son ami le poète André Chénier (ils collaboraient tous les deux au Journal de Paris), en faveur du roi déchu Louis XVI devenu Capet, traduit en jugement devant la Convention. Regnaud n'avait plus de mandat électif mais, du moins, un certain nombre d'amis conventionnels libéraux dont l'objectif à tous était d'entraîner le plus grand nombre à éviter ou différer l'exécution du roi reconnu coupable. Fidèle à ses idées de monarchie constitutionnelle, Regnaud, accusé de royalisme comme de nombreux Constituants, devint la cible du nouveau gouvernement républicain, incarné par le Comité de salut public d'avril 1793 qui mit sa tête à prix. S'étant enrôlé dans l'armée où il espérait se faire oublier, il fut arrêté après

la trahison de Dumouriez, fut détenu à Paris où il obtint une assignation à domicile, et s'échappa.



Laure de Bonneuil par Gérard

Grâce à une jeune aspirante comédienne, Mademoiselle Chénié (rien à voir avec André), il se cacha, en partie à Paris, en partie dans la forêt profonde de Montmorency. Sous son prête-nom – Desrichards – il loua l'Ermitage de Jean-Jacques qui était devenu bien national depuis l'émigration de son propriétaire Monsieur de Belsunce. On raconte que, jusqu'à une visite impromptue de Robespierre en personne les 6 et 7 thermidor, Regnaud vivait dans la discrétion, à l'abri d'une arrestation, bénéficiant certainement de complicités locales. Robespierre voulait-il acquérir l'Ermitage ? Nul ne le sait et lui-même a

emporté son secret dans la tombe puisqu'il fut guillotiné trois jours plus tard.

Quoi qu'il en soit, l'ancien député, vite reconverti en homme d'affaires, dut se sentir soulagé. Il créa une société de commerce (Derecq et Cie) puis entra dans l'administration chargée des secours aux blessés de guerre. Le démon de la politique l'ayant repris, il tenta avec ses amis libéraux de noyauter les sections de Paris pour renverser la convention thermidorienne en vendémiaire an IV. Ce fut un échec noyé dans le sang des mitraillades de Saint-Roch où Bonaparte s'illustra. Il fallut fuir à nouveau mais pas longtemps car le nouveau Directoire fit voter une loi d'amnistie. Ce dernier épisode nous ramène à la Vallée de Montmorency car, quelques jours avant l'échec du coup de force royaliste, Regnaud était au théâtre avec une très jolie personne et, le voyant, Marie-Joseph Chénier le pressa de fuir car la police politique, à sa recherche, était sur le point d'investir les lieux. Et se tournant vers son voisin, Chénier lui demanda :

- Mais qui est cette jolie personne qui l'accompagnait ?
- Sa toute nouvelle femme, mon ami, fille d'une dame que votre frère André a éperdument aimée.

Depuis sa sortie miraculeuse des geôles de la Terreur et l'exécution de sa sœur Mme d'Eprémèsnil et de André Chénier, Mme de Bonneuil, la dame en question, était allée rejoindre sa fille Laure à Saint-Leu-Taverny où presque toute la famille se cachait depuis le début des massacres de septembre. Laure de Bonneuil - âgée de dix-neuf ans - et sa mère étaient à juste titre considérées comme les plus jolies femmes de leur temps, et elles furent l'une et l'autre des modèles de la fameuse Madame Vigée Le Brun et d'autres grands artistes comme Houdon, Regnault, Roslin etc. Autant la mère était royaliste autant la fille était libérale et capable de tomber amoureuse d'un homme comme Regnaud qui avait défendu à la fois les grandes réformes de 1789 et la constitution civile du clergé tout en se faisant le chevalier magnanime des souverains constitutionnels menacés en 1792. Le coup de foudre fut réciproque et le mariage avait été célébré dans la vallée de Montmorency le 30 thermidor an III. Les cérémonies se déroulèrent dans les salons du petit château dit la Chaumette, propriété de la tante paternelle de Laure, Madeleine Guesnon de Bonneuil et de son mari Louis-Marie Hutot de La Tour. Ce couple avait un fils, cousin de Laure, qui avait épousé une demoiselle Buffaut, laquelle avait été pour elle une seconde mère. Car Madame de Bonneuil, toujours absente, passée de la mondanité parisienne aux prisons de Sainte-Pélagie et des Anglaises, s'était reconvertie dans l'espionnage, de concert avec son amant le député Cazalès, un des principaux correspondants à Londres du Prétendant Louis XVIII en exil. C'est donc Mme La Tour, cousine par alliance de Laure, qui fut sa mère et sa confidente jusqu'à son mariage avec Regnaud. Mais une correspondance inédite de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély laisse penser que celui-ci était non seulement follement amoureux de sa jeune et jolie femme, mais aussi de Mme La Tour à qui il paraît vouer une passion tendre et retenue dans de longues lettres où il l'appelle chastement « maman ».



Michelle de Bonneuil par Rosalie Filleul

Depuis cette époque les Regnaud de Saint-Jean-d'Angély ne laisseront pas passer une semaine sans venir dans la vallée de Montmorency, d'abord dans le petit château

de la Chaumette, puis dans la maison d'Eaubonne qu'ils achèteront à la fin du Directoire. Regnaud et sa femme accompagnèrent Napoléon en Italie, à Milan, où ils nouèrent des liens d'amitié durables avec la future impératrice Joséphine, avec le couple Hamelin, avec les Marmont et avec Berthier et Madame Visconti sa maîtresse. Puis Regnaud, on le sait, sollicité pour l'expédition d'Égypte, fut prié par le Directoire de s'arrêter à Malte pour républicaniser l'île. Il revint quelques mois avant le 18 brumaire et la prise de pouvoir par Napoléon. Cependant, Madame Regnaud, déjà célèbre grâce au portrait magnifique par Gérard exposé au salon du Louvre, avait ouvert un salon à Paris, rue Charlot, puis rue de la Chaussée d'Antin, priant aussi ses invités de la rejoindre dans les salons de la Chaumette, où l'on vit parmi d'autres Talleyrand et Mme Grant jouer au whist avec Mme de Bonneuil, elle-même entre deux voyages à Hambourg ou Londres. On y vit de nombreuses personnalités, des étrangers, des artistes comme Isabey et Gérard, de nombreux écrivains et même Madame de Staël, poursuivie par Fouché, qui s'y cacha par une froide nuit de décembre 1802. Les sœurs de Laure commençaient à avoir des enfants, auxquels s'ajoutaient les enfants orphelins de M et Mme d'Eprémesnil, les enfants des amis et voisins, et Regnaud, désirant être au calme pour travailler, fit le choix d'acheter la maison d'Eaubonne, l'ancien pavillon Saint-Lambert, qui disposait d'une superbe cour ornée d'orangers, d'un parc et d'un magnifique verger de cerisiers.

Ce fut, dans la région, le troisième domicile de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély qui aimait à s'y retirer dès que le premier consul lui laissait un peu de répit. Naturellement, les visites et les échanges d'enfants étaient nombreux entre la Chaumette et Eaubonne, où Laure cherchait à occuper le fils que son mari avait eu sous la Terreur de cette jeune comédienne qui s'était dépensée au risque de sa vie pour le cacher et qu'elle espérait épouser en des temps meilleurs. Mais la jeune femme était morte peu après le 9 thermidor en donnant la vie à un petit garçon (futur maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély). Laure avait adopté l'enfant sans hésitation car, nous le savons, celui-ci l'appelait « maman ».

La vie à Eaubonne était essentiellement champêtre et tournée vers des plaisirs simples comme le thé dans des tasses Wedgwood, des promenades, des jeux de barres et, bien sûr, le jeu. On connaît tous ces détails grâce à la correspondance du comte et de la comtesse Regnaud, anoblis en 1808, qui se sont échangés des centaines et des centaines de lettres inédites, pieusement conservées par leur fils qui les a transmises à ses héritiers. On sait donc ainsi comment se déroulait la vie au Val, quatrième domicile de Regnaud, vaste propriété abbatiale d'un extraordinaire charme romantique qui s'ouvre aujourd'hui à nouveau après un long sommeil, grâce à l'association de ses amis. Dans les allées du parc immense, on croit encore entendre les éclats de rire des jeunes femmes qui embellissaient ce séjour, principalement les nièces et la jeune sœur de Madame Regnaud et



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Abbaye du Val en 1707

leurs amis de la nouvelle génération comme la charmante Hortense Allart qui, dans ses *Enchantements* a elle-même laissé des évocations de ce lieu magnifique. L'abbaye du Val, saisie à la Révolution comme bien national fut donc miraculeusement arrachée à la Bande noire qui avait commencé à sévir (Cette association de spéculateurs qui contrôlaient le marché des biens nationaux, avec l'indulgence des ministres de l'intérieur successifs, principalement Fouché, visait à acquérir à vil prix des bâtiments tombés dans le domaine public pour les démanteler et en revendre les matériaux. C'est ainsi que bien des châteaux et des abbayes ont disparu depuis 1791), grâce à l'acquisition du comte Regnaud qui fit des travaux titanesques de consolidation et d'aménagement des lieux, sur les conseils de l'architecte Lenoir. Il voulut un décor romantique et gothique, donc d'avant-garde en 1808. Les Regnaud y placèrent de grandes tentures des Gobelins et du mobilier très ancien, principalement Renaissance, soudainement redevenu à la mode après trois siècles. Le parc fut aménagé à l'anglaise, sur les

conseils du paysagiste anglais Thomas Blaikie, ami de la famille. C'est là qu'ils vécurent la fin de l'Empire et les drames qui en découlèrent. Éphémère ministre des Cent-Jours, Regnaud fut, on le sait, décrété de prise de corps et s'exila aux États-Unis avec Joseph Bonaparte, ses biens furent partiellement saisis, le Val fut mis en vente 200 000 francs et, en avril 1817, Laure, fidèle bonapartiste, fut arrêtée dans sa propriété par la police secrète de Louis XVIII qui l'envoya à la Conciergerie. Une lettre compromettante saisie, adressée à son mari à New-York, fut le motif d'une inculpation de crime de lèse-majesté, mais, grâce aux relations haut placées de Madame de Bonneuil, la comtesse bénéficia d'une grâce exceptionnelle, ne fut pas mise en jugement et on se contenta de l'expulser de France. Déjà malade, Regnaud voulut traverser l'Atlantique pour secourir sa courageuse épouse et arriva, épuisé, dans ses bras aux Pays-Bas, puis tous deux allèrent en Belgique d'où ils furent expulsés suite à des accusations infondées de la police secrète selon lesquelles la comtesse Regnaud aurait financé un complot contre lord Wellington. Le couple mena une vie de proscrit en Allemagne, en Prusse, en Bohême, en Styrie où, par haine, certains s'acharnaient à les faire chasser. La santé de Regnaud déclinait, et, à Paris, tous ceux qui l'estimaient cherchaient à obtenir du roi que cet exil injuste cessât : Regnaud n'était pas un régicide et contrairement à d'autres, il n'avait pas de sang sur les mains. Louis XVIII céda, et le couple put enfin revenir vivre en France. Accablé par la maladie qui le minait et les fatigues du voyage, Regnaud mourut le 11 mars 1819 en arrivant à Paris, et c'est non sans émotion qu'on évoque ces lignes tracées de sa main, trouvées dans ses papiers :



Statue de Regnaud à Saint-Jean- d'Angely

« Le livre de la vie est le livre suprême qu'on peut refermer ou rouvrir à son choix. Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois, mais le feuillet fatal se tourne de lui-même. On voudrait revenir à la page où l'on aime, mais la page où l'on meurt est déjà sous les doigts ».

Olivier Blanc

UN ROMAN VIETNAMEIEN : TERRE DES OUBLIS

Terre des oublis, de Duong Thu Huong, est un roman magnifique, envoûtant. À travers l'histoire terrible que vit Miên, jeune femme comblée par sa vie avec son mari Hoan et son fils Hanh, qui voit son bonheur brisé par le retour de Bôn, le premier mari qu'elle croyait mort à la guerre, ce roman dépeint à sa façon à la fois une certaine après-guerre du Vietnam et la vie traditionnelle



des campagnes, avec, justement, le poids de ces traditions. Un roman fort, qui habite son lecteur à tel point que le voyage au long de ses 700 pages peut être interrompu, repris, au fil des semaines, sans que soit brisé le fil qui l'attache au récit, aux vibrations qui émanent des personnages.

C'est une tragédie, car Miên, après avoir épousé Bôn à 17 ans, jeune mari qu'elle n'a connu que quelques semaines avant le départ de ce dernier pour la guerre, et après un veuvage de 6 ans, a trouvé un profond bonheur avec Hoan, bonheur magnifié par la naissance d'un enfant, et d'autant plus mérité qu'il repose sur un amour solide, une aisance matérielle due à un travail acharné et intelligent, richesse dont les deux époux n'hésitent jamais à faire profiter les autres.

Lorsque Bôn reparaît, Miên choisit d'aller vivre avec lui comme ce dernier le réclame car, après tout, n'a-t-il pas sacrifié toutes ces années de jeunesse à défendre le pays ? N'est-il pas un héros méritant ? La décision de Miên est déterminée par la pression sociale et patriotique, mais aussi par son sens de la justice qui l'amène à sacrifier son bonheur, car elle n'aime plus Bôn, homme faible, veule, qui n'a plus d'autre objectif dans la vie que de réclamer sa femme, mais n'est même pas capable de lui offrir de quoi vivre, et que le désespoir va pousser à un acte terrible.

Au fil des pages, nous assistons au débat intérieur des trois personnages principaux, immergés dans les détails de la vie quotidienne : préparation des repas, soins de la toilette, préceptes des anciens, pharmacopée des montagnes, règles de vie, commérages et on-dits, charme et poids des traditions.

On ne ressort pas du roman, on reste habité, curieux, impressionné par la profondeur de l'évocation des êtres et des lieux, et avec l'envie d'en relire des passages, et de découvrir d'autres romans du même auteur.

Cela tombe bien, Duong Thu Huong a publié en 2009 un livre sur la vie d'Ho Chi Minh : Au zénith, où elle dévoile comment l'entourage politique de ce dernier a assassiné la jeune femme dont il était tombé amoureux vers la fin de sa vie. C'est encore une histoire de vie sacrifiée, thème qui semble cher à cet écrivain, qui fut elle-même mariée de force à un homme plus âgé qu'elle. Le traducteur de Au zénith en français a obtenu pour cette traduction le prestigieux Prix Laure-Bataillon.

Le premier livre de Duong Thu Huong, Itinéraire de l'enfance, paru au Vietnam en 1985, à une époque où elle était encore « l'enfant chérie du parti communiste », a été publié en français en 2007.

Son œuvre est traduite dans le monde entier : en France, sont également parus Histoire d'amour racontée avant l'aube (Éditions de l'Aube, 1991), Paradis aveugles (1991) et Roman sans titre (1992), tous deux aux Éditions des Femmes. Au-delà des illusions (1996) et Myosotis (1998) ont été publiés aux Éditions Philippe Picquier.

Sanctuaire du cœur a été publié en 2011 chez Sabine Wespieser.

TROIS AUTEURS VIETNAMIENS

Parfois, il en est de nos rencontres en lecture comme de nos rencontres avec les personnes : elles se mettent à former un réseau, ou plutôt un jeu de miroirs qui nous permet d'accéder à plusieurs facettes d'une même réalité à travers des regards différents. Ainsi, après avoir lu Terre des oublis, de Duong Thu Huong, voici que je découvre Ru de Kim Thuy, et enfin, grâce à France Camus-Pichon qui l'a traduit, je fais la connaissance du recueil de nouvelles de Nam Le, intitulé Le bateau. Ces trois œuvres offrent un aperçu de la littérature vietnamienne contemporaine, ou plutôt d'une littérature issue d'hommes et de femmes d'origine vietnamienne.

Le point commun à ces trois œuvres est en effet le Vietnam, terre natale de leurs auteurs, mais à part ce pays d'origine qui les a irrémédiablement marqués et dont les traditions et la tragédie traversent, pèsent même sur leur écriture, rien de commun au niveau ni du sujet, ni de la personnalité de l'auteur, ni

de la forme : long roman pour l'un, petit recueil d'émotions et d'impressions transmises avec talent pour le deuxième, nouvelles sur des sujets très variés pour le troisième.

Duong Thu Huong est née en 1947 dans une famille gagnée à la révolution et a fait la guerre sur le front à la tête d'une brigade de jeunesses communistes. À partir de 1980, à la suite de la censure d'une de ses pièces, elle s'insurge avec vigueur contre le pouvoir et, à mesure que sa popularité augmente auprès du peuple vietnamien, sa cote auprès des autorités baisse, jusqu'à son arrestation en 1991, puis sa mise en résidence surveillée. Elle réside en France depuis 2006 et s'y consacre à l'écriture. Elle parle de la tragédie de l'individu pris dans l'histoire et les traditions, sa vision est profonde et digne, enracinée dans l'amour de son pays, c'est à mon avis celle d'une grande dame.

Kim Thuy est née dans une famille aisée au Vietnam du Sud qu'elle a fui à 10 ans avec ses parents pour un camp de réfugiés en Malaisie, avant d'émigrer au Québec. Elle écrit en français et dit d'elle-même : « Je n'ai pas d'identité, je n'ai pas de racines réelles ni au Québec, ni au Vietnam. J'ai été transplantée, je me suis enracinée, mais je n'ai pas de lieu qui soit à moi. » Mais son discours n'est pas misérabiliste et en effet elle déclare : « On sort heureux de toutes ces épreuves. Quand on a vu la noirceur, on ne peut qu'apprécier la lumière ». Son écriture est pleine de force et de vie.



Nam Le, lui aussi, a fui le Vietnam avec les boat people, il a été élevé en Australie et réside maintenant aux États-Unis. Il écrit en anglais et son recueil de nouvelles, traduit dans de nombreuses langues, a déjà reçu beaucoup de prix. Son écriture est plus violente, âpre, elle semble émerger, percutante, d'un chaos bouillonnant.

Béatrice Guisse

Pour en savoir plus sur ces auteurs, on peut trouver sur Internet un entretien avec le traducteur de Duong Thu Huong :

<http://littexpress.over-blog.net/article-rencontre-avec-phuong-dang-tran-traducteur-113253445.html>

Interview de Kim Thuy sur :

<http://www.evene.fr/livres/actualite/kim-thuy-ru-boat-people-vietnam-quebec-2530.php>

CARNET DE VOYAGE EN SICILE

Ma passion pour les îles est toujours intacte et, cette fois, je vous propose une escapade vers l'île de **la Trinacria**, son symbole actuel et nommée ainsi par les Grecs pour sa forme triangulaire.

Cette île aux trois promontoires ou trois pointes évoque le soleil, la lumière et la douceur, mais également la violence.

Vérité pour les Grecs de l'époque antique qui ne se dément pas de nos jours.

Lorsque l'on parle de la Sicile, certaines images et clichés



viennent spontanément à l'esprit :

L'île la plus grande de la Méditerranée, les volcans, la trilogie du Parrain ponctuée par sa musique inoubliable, les citrons et les gros grains de raisin blanc que l'on peut consommer de l'été jusqu'aux fêtes de fin d'année, la chanson Syracuse immortalisée par Henri Salvador, les écrivains Luigi

Pirandello et Leonardo Sciascia, Archimède le mathématicien sans oublier **les cannoli**, ces délicieux gâteaux à la crème de ricotta et aux fruits confits.

Ce carnet de voyage ne se veut pas exhaustif, il a pour seul objectif de vous parler des sites qui m'ont provoqué une émotion.

Deuxième quinzaine du mois d'août, trois heures du matin : nous sommes devant la maison avec nos valises et attendons le taxi. Il est à l'heure, direction Roissy, terminal 3. Vous savez ce sympathique hangar à passagers baigné d'une lumière blafarde.

L'agitation est manifeste. Les files d'attente aux comptoirs d'enregistrement s'allongent au fil des minutes. Les yeux des futurs vacanciers sont tirés par le manque de sommeil, certains recherchent avec fébrilité les clés pour fermer les bagages. De

jeunes enfants, assis sur les valises des parents, sucent leur pouce d'une main et de l'autre caressent leur doudou préféré.

À l'heure prévue, nous embarquons dans l'avion qui répond au nom d'une compagnie aérienne française bien que l'équipage soit exclusivement grec. Ce premier dépaysement n'est pas pour nous déplaire et nous démontre que l'Europe est en marche.

Plus de deux heures de vol et nous arrivons à Palerme au petit matin, sous une belle lumière et une douce chaleur.

Le circuit touristique organisé d'une semaine va débiter et nous avons une certaine appréhension car c'est la toute première fois que nous voyageons avec un groupe d'une trentaine de personnes, de tous âges, milieux et cultures différents et qui correspond parfaitement à un petit microcosme de la société. En fait, tout se passera très bien pendant ce séjour, des contacts sympathiques se noueront avec certains et des contacts polis avec d'autres.

Pour appréhender les sites présentés, je vous propose un rapide historique de la Sicile.

Habitée très certainement dès le IX^{ème} siècle avant notre ère, ce sont les Grecs qui inaugurèrent une longue période artistique où de nombreux architectes, ingénieurs, artistes et artisans laissèrent libre cours à leur génie créatif en bâtissant un patrimoine insoupçonné.



À partir du III^{ème} siècle avant Jésus-Christ vint la domination romaine et la Sicile fut réduite à une province romaine.

Les terres furent confisquées avec la création de grands domaines terriens et cette nouvelle province devient alors le grenier de Rome.

Pendant cette période, l'art ne changera guère néanmoins. Les édifices, temples, théâtres furent transformés et remodelés pour les adapter aux besoins des spectacles romains alors appréciés.

La présence romaine s'est surtout exprimée par la construction de villas luxueuses. La sculpture abandonne les sujets

sacrés au profit des hommes célèbres, empereurs et stratèges militaires.



La chute de l'empire ouvrit la porte à de nombreuses invasions : Arabes, Vandales, Byzantins, nomades, Espagnols qui au fil des siècles enrichirent le patrimoine. Capitale oblige : ouvrons le carnet par Palerme.

Délabrement, saleté, bruit, chaleur, insécurité. Le jugement est peut-être sévère et réducteur mais c'est le sentiment que nous gardons de son centre historique.

Deux joyaux ont retenu toutefois notre intérêt et attention : Le Palais des Normands et en particulier la Chapelle Palatine, consacrée en 1143 et remarquable par la valeur extraordinaire des décors en mosaïque réalisés par des artistes byzantins.



Dans l'immédiat arrière-pays palermitain, la ville de Monreale. Il faut pousser la lourde porte de la cathédrale édifiée au XIIème siècle qui est une pure expression de l'art normand. L'intérieur est majestueux et invite à s'asseoir sur un banc pour contempler la débauche de mosaïques et en particulier le Christ Pantocrator. Ce Christ interpelle par son regard sévère qui donne le sentiment de scruter chaque coin de l'édifice et qui, par une illusion d'optique, offre le sentiment de fixer les yeux du visiteur d'où que l'on regarde.



Malgré la foule et son brouhaha, les flashes des appareils photo qui crépitent, vous restez subjugués.

Autre coup de cœur, Taormine où le théâtre grec offre une

perspective panoramique sur la côte calabraise et ionienne, dans un décor naturel typiquement méditerranéen avec en arrière-plan un colosse fumant, l'Etna.

Le théâtre pouvait accueillir plus de cinq mille spectateurs, théâtre pour les Grecs pour des représentations dramatiques ou musicales et qui, à l'époque romaine, était l'arène des combats des gladiateurs, des batailles navales et des spectacles de chasse.

Fermez les yeux et tendez l'oreille, vous entendrez encore les déclamations des comédiens, les applaudissements et les cris de fureur du public. Signe des temps, ce théâtre accueillait le lendemain une ancienne star italienne, Richard Cocciante !

Transition facile, l'Etna. Nous avons tous des souvenirs de nos cours de géographie où l'on étudiait le Vésuve et l'Etna.

Nous y sommes et c'est beaucoup plus impressionnant qu'une carte scolaire suspendue au tableau noir.

Une route escarpée nous conduit jusqu'à 1900 mètres et donne l'impression de se faufiler entre de gros blocs de lave noire. Puis vous empruntez une télécabine qui vous mène jusqu'à 2500 mètres. De là, vous « grimpez » dans un véhicule tout terrain très haut sur pattes qui vous dépose à 3000 mètres. Le paysage est lunaire, grandiose, à la fois attirant et inquiétant. Un guide vous attend avec son équipement de haute montagne et son visage buriné. Le panorama est exceptionnel, tant côté mer que cratère principal.



Vos pas s'enfoncent dans une fine poussière tiède, des fumerolles laissent échapper une odeur de soufre. Le silence est impressionnant, le vent est frais et la température n'excède pas 10 degrés et par respect pour ce colosse, chacun se tait.



Autre temps fort du périple, la Villa Romana del Casale. Une imposante villa de la période impériale avec des planchers en mosaïque qui couvrent une surface de près de 3500m², soixante pièces sur quatre niveaux ; le tout niché dans une végétation luxuriante. Cette propriété

aurait appartenu à un riche négociant qui a bâti sa fortune dans le commerce des animaux sauvages chassés en Afrique pour alimenter les jeux du cirque à Rome. Sur l'un des planchers, vous pouvez admirer un véritable péplum en mosaïque : les bateaux qui partent de Sicile, l'arrivée en Afrique, les scènes de chasse, la capture des bêtes féroces et le retour au pays.



Les mosaïques sont dans un état de conservation remarquable et les couleurs sont intactes. Observez au passage le détail d'un char participant à une course, la capture d'une antilope, des jeunes filles en bikini faisant de la gymnastique avec des poids et haltères, une naïade chevauchant un monstre marin. Oui, vous ne rêvez pas, vous êtes au III^{ème} siècle avant notre ère.

Autres sites remarquables, la vallée des Temples, Agrigente, Raguse, Ségeste, Érice, noms évocateurs de beauté naturelle et architecturale et d'un passé lointain et en même temps proche par leur état de conservation.



Débauche de temples à Sélinonte désignés par des lettres de l'alphabet car les archéologues n'ont pu élucider à quelles divinités ils étaient consacrés, sans oublier son acropole vraisemblablement dédiée à Apollon.

Merci à vous lecteurs de m'avoir accompagné dans ce carnet qu'il est temps de refermer.

Vous l'avez compris, la Sicile est une belle destination, proche en distance et qui offre une merveilleuse immersion dans l'histoire où se retrouvent des temples, des théâtres, des châteaux et des cathédrales érigés dans un style empruntant à l'art roman, aux byzantins et aux arabes, des jardins orientaux, des palais et des églises au baroque hispanisant.

Mais, pour conclure, laissons la parole à l'un de nos fidèles conférenciers, Dominique Fernandez qui, dans son Dictionnaire amoureux de l'Italie écrit :

« Pétrie par deux mille cinq cents ans d'invasions étrangères et d'occupations prédatrices, la Sicile reste une terre étrange, énigmatique, avec ses femmes en noir, son horreur du soleil, sa peur du plaisir, son besoin de souffrir, sa fierté taciturne, qui l'expose d'âge en âge à tous les coups, à toutes les avanies. Étrange et prodigieusement attachante, plantée comme une écharde sanglante au flanc d'une Europe édulcorée par le progrès ».



Jean-Luc Riou

JOUONS ENSEMBLE

Savez-vous où a été prise cette photo et ce qu'elle représente ? Elle correspond à un petit bout du patrimoine saint-louprien. Le premier à donner la bonne réponse gagnera un lot de livres d'occasion prélevé sur notre stock

Adressez votre réponse par email à lesamis@signets.org ou par correspondance aux Amis de la Médiathèque 8 sente des Potaïs 95320 Saint-Leu-la-Forêt.



FRATERNITÉS

JOURNAL

DIRIGÉ par GASTON BAUDECOURT

" LA VOIX DE LA VÉRITÉ "

« Je préfère avoir la gorge tranchée plutôt que de révéler nos secrets. » Loyalité et courage, les valeurs franc-maçonnes illustrées dans la bande dessinée *Fraternités*.

FRATERNITÉS: Une saga familiale qui dévoile les temps forts de la franc-maçonnerie à des périodes emblématiques de l'Histoire de France, à commencer par la Révolution...

Septembre 1792. Les jours sombres de la Terreur n'épargnent pas les franc-maçons. Le duc d'Orléans, cousin du roi Louis XVI et Grand Maître de la franc-maçonnerie, va jusqu'à prendre le nom de Philippe-Egalité comme symbole de sa rupture avec l'Ancien Régime. Certains comptent bien tirer profit de ce climat de violence. Gaston Baudecourt, initié, homme de conviction et directeur du journal « *Fraternités* », enquête...



LE POINT DE VUE D'UN EXPERT, DIDIER CONVARD

Voici l'un des plus beaux exercices de style sur ce sujet : « *Fraternités* ». Un récit d'une intelligence et d'une impartialité remarquables servi par un dessin magnifique de précision et de force, souligné par une couleur nuancée qui plonge le lecteur au cœur de cette période fiévreuse de l'Histoire de France. On y compte, ment, tue et aime. On y vote la mise à mort d'un roi... Mais les auteurs ne nous dévoilent les travers de leurs personnages que pour mieux nous en faire comprendre le courage, afin de nous placer au centre de ce maelstrom de passions. A nous, lecteurs, de choisir notre camp. Il est si difficile de défendre la Liberté, de reconnaître une partie de soi en son prochain, de pardonner à son ennemi, d'offrir sa vie pour que l'avenir ne porte pas de chaînes !

Fraternités nous propose une réflexion subtile sur la quête de l'Humanisme. Sur la Justice. Au travers d'une saga familiale, de la destinée d'un journal, des manœuvres politiques, des méandres d'une révolution sanglante, les auteurs ont si soigneusement caractérisé leurs acteurs que ceux-ci en deviennent des archétypes référentiels, gravant pour longtemps leur empreinte dans notre mémoire.

Didier Convard, scénariste du *Triangle secret* et préfacier de *Fraternités*

LA FAMILLE BAUDECOURT

Les origines du journal



GASTON BAUDECOURT

Il est le fondateur et le propriétaire de « *Fraternités* ». Du haut de ses 42 ans, il gère avec brio ce journal. Il y assume ses valeurs franc-maçonnes. Courageux et engagé, c'est un homme de conviction et de parole. Il est apprécié de sa famille et de ses employés.

ALEXANDRINE BAUDECOURT

Issue de la noblesse, elle a soutenu son mari dans la création du journal « *Fraternités* ». C'est une femme élégante et discrète qui veille avec attention sur ses enfants et son mari. Intelligente et réfléchie, elle est toujours de bon conseil pour Gaston.



PAUL BAUDECOURT

L'aîné des fils Baudecourt. C'est un adolescent de 17 ans introverti, discret et timide, néanmoins réfléchi et peu enclin à la confiance. Il travaille aux côtés de son père, mais n'effectue que les tâches secondaires.



RENÉ BAUDECOURT

Il est l'opposé exact de son frère. D'un an son cadet, il est pourtant beaucoup plus sûr de lui. Ainsi, il a su acquiescer la confiance de son père et travaille comme journaliste pour « *Fraternités* ». Il est rieur, bon vivant et généreux.



FRATERNITÉS.

Tome 1 : 1792, l'Ordre guillotine.
Scénario : Jean-Christophe Camus
Dessin : Ramon Rosanas
Couleur : Dimitri Fogolin
Préface de Didier Convard

SORTIE LE 2 OCTOBRE 2013
64 pages - 14,95 €

Tome 2 - 1804 (sortie en 2014)
Tome 3 - La Commune
Tome 4 - Première Guerre mondiale
Tome 5 - Seconde Guerre mondiale

LA FRANC-MAÇONNERIE, UN HYMNE À LA FRATERNITÉ

Il existe un monde discret, lost dans un temple qu'aucun dieu ne hante, seulement relati par le soleil et la lune, bruisant du travail régulier et alatine de femmes et d'hommes réunis malgré leurs différences, leur couleur, leur condition. Cette société battochite progresse pourtant du même pas, traversant les siècles qu'elle tente d'illuminer un peu, modestement et humblement, malgré les guerres, les rafles, les rumeurs, les excommunications, la diabolisation.

Il s'agit d'une communauté où l'on élève le Devoir au rang de vertu première, où le serment d'engagement sur les voiles de la tolérance impose une règle de vie qui se devrait exemplaire.

La, dans cet univers discret, les hommes s'appellent Frères. Héritiers d'Adam et Ève, d'Oris et de Jesus, ils construisent une utopie sur les ébauches du Plan légué par leurs aînés. Leur rite de francs-maçons est une transmutation sans cesse renouvelée et toujours inaccessible. Car il s'agit de la Fraternité.

Didier Couverd



LA LOGE DES NEUF SŒURS, UN LIEU EMBLÉMATIQUE

La loge à laquelle appartient Gaston Baudecourt est une des plus importantes de France. Fondée en 1766, sous le nom de Loge des Sciences, elle devint en 1775, la Loge des Neuf Sœurs. Son activité prit fin en 1848. Dans l'esprit de ses fondateurs, cette loge était destinée à la culture des sciences, des arts et de belles-lettres. L'abbé Cordier de Saint-Firmin en fut l'un des frères fidèles. Voici quelques personnalités illustres qui en firent partie : Benjamin Franklin, Bernard-Germain de Lacépède, Joseph-Ignace Guillotin, Emile Littré, les frères Montgolfier, Jean-Antoine Houdon, Mirabeau, le marquis de Sade et Voltaire. L'initiation de ce dernier fut l'un des grands événements de la Loge des Neuf Sœurs. Cette loge fut également remarquable par son action philanthropique d'aide aux pauvres et aux orphelins. En 1782, elle organisa une souscription maçonnique pour soutenir les héros de la Révolution américaine.



L'un des fondateurs : l'abbé Cordier de Saint-Firmin



L'un des initiés : Voltaire



LE RITE INITIATIQUE

« L'initiation maçonnique est un long processus de lente transformation individuelle, dont le but ultime est l'éventuelle illumination intérieure. L'admission dans la maçonnerie, dite également initiation, n'en est que le commencement. Tous les rituels parlent ainsi de manière implicite ou explicite de cette lente alchimie psychomorphe. »

Encyclopédie de la franc-maçonnerie
(La Pochoche)

L'ABBÉ LEFRANC ET LA THÉORIE DU COMLOT

L'abbé Jacques-François Lefranc estime que la franc-maçonnerie est un mouvement irreligieux, universel et responsable de la Révolution. C'est ce qu'il va développer à travers ses ouvrages dont les titres ont le mérite d'être très clairs : *Conspiration contre la religion catholique et les souverains* et *Le Vile levé pour les carieux ou le secret de la Révolution révèle à l'aide de la franc-maçonnerie*. L'abbé Lefranc pose ainsi les premières pierres de la thèse du complot révolutionnaire. Ces éléments seront repris, développés et diffusés plus largement par l'abbé Barruel à travers ses *Mémoires* pour servir à l'histoire du jacobinisme.



LES AUTEURS DE FRATERNITÉS

JEAN-CHRISTOPHE CAMUS est né en 1962 d'une mère brésilienne et d'un père réalisateur de cinéma, Marcel Camus (*Orfeu Negro*, *Le Mer de l'Atlantique*). Il commence au début des années 80 comme maquettiste pour *Charlie Mensel* puis devient directeur artistique des éditions Delcourt. Il fonde en 1990 l'agence graphique Trait pour Trait avec Guy Delcourt. En 2008, il co-signe l'adaptation de *La Bible* en bande dessinée avec Michel Dufranne (6 tomes parus à ce jour). Début 2009, il publie aux éditions Gallimard un album inspiré de l'enfance brésilienne de sa mère intitulée *Negrinha*.

RAMON ROSANAS est espagnol. Enfant, il aime déjà beaucoup dessiner. Il découvre *Asterix*, qui lui donne envie de raconter des histoires en images. Il publie ses premières BD à 19 ans pour les magazines *El Pibero*, *Humor à Type* et *Cinco*. Il poursuit avec Marvel en Angleterre et l'éditeur japonais Kodansha. S'ouvre alors à lui une carrière d'illustrateur pour des magazines, des livres pour divers éditeurs et de la publicité. Après 25 ans d'illustration, il revient à la bande dessinée grâce à Marvel. Il travaille sur *The Age of the Sentry*, *Spider-Man 2099*, *World War Hulk*, *X-Men Forever* et *Iron Man*. En mars 2013, il dessine le quatrième tome de la série *WWE* (*Dargard*), avant de s'attaquer à *Fraternités*.

RELATONS PRESSE :

Maud BEAUMONT 01 56 03 92 36 - mbeaumont@editions-delcourt.fr
ÉDITIONS DELCOURT - 54 rue d'Hauteville - 75010 Paris
www.editions-delcourt.fr



DES MOTS ET MERVEILLES

DEUXIEME CHRONIQUE : ANTONOMASES

Pour introduire cette deuxième chronique dans Signets, je vous propose une petite histoire assez banale...

En ce samedi ensoleillé d'automne, je décidai de me dégourdir les jambes en effectuant le tour de mon quartier. Pas besoin d'un atlas ni de fil d'Ariane pour me diriger. J'évitai simplement le dédale des ruelles délabrées de l'îlot qui n'avait pas encore été rénové. Depuis plusieurs mois, je les boycottais sans aucun scrupule envers les quelques mansardes qui, aux yeux de certains nostalgiques, en constituaient le charme inégalable. Moi, je voyais surtout les poubelles jaunes et vertes qui campaient sur les maigres trottoirs, contraignant le piéton à d'inconfortables contorsions afin d'éviter les restants de sandwiches et les coulures de sauce béchamel qui suintaient de barquettes en plastique déchirées. J'aperçus soudain la silhouette de celui que, tout comme moi, beaucoup de mes concitoyens préféraient éviter, surtout ces temps-ci : l'agent du trésor public qui calculait le barème de mes impôts. Une fois que je me trouvais dans son bureau, j'avais suivi, médusé, son stylo bic entasser, les unes sur les autres, les sommes que j'aurais bientôt à payer et qui me semblaient atteindre la hauteur d'un derrick. Inquiet, je jetai un coup d'œil en sa direction et poussai un soupir de soulagement : ce n'était que son sosie...

*Lecteurs attentifs, vous aurez certainement identifié dans ce texte en forme de clin d'œil à Raymond Queneau et de ses Exercices de style de nombreux noms communs issus de noms propres... La langue s'enrichit en effet entre autres à l'aide de substantifs obtenus par suppression d'une majuscule et ajout d'un déterminant. Ce passage à la « communauté » des noms communs se nomme du terme savant **antonomase**, **figure de style par laquelle un nom propre se voit utilisé comme nom commun**.*

*Au fil du texte, on aura reconnu tout d'abord **Atlas**, le géant de la mythologie grecque chargé de porter la voûte céleste sur ses épaules. Il crut un temps échapper à sa pénible mission. Il s'engagea en effet à rapporter à Hercule les Pommes d'Or du Jardin des Hespérides si le héros acceptait de prendre sa place et son fardeau... Atlas accomplit sa part de la promesse. Mais Hercule le trompa aisément et put alors accomplir le douzième et dernier de ses Travaux. À la Renaissance, les frontispices des recueils de cartes géographiques représentaient souvent Atlas portant le ciel. L'on prit alors l'habitude de désigner par le terme d'**atlas** ce type d'ouvrage.*

*Autre héros de la mythologie grecque, **Dédale** était l'architecte chargé par Minos, le roi de Crète, de construire le labyrinthe dans lequel serait enfermé le Minotaure. Issu de l'accouplement monstrueux de la reine Pasiphaé et d'un taureau envoyé par Poséidon, cet être hybride avait un corps d'homme et une tête de taureau. Bien qu'enfermé dans le labyrinthe, il fallait lui fournir chaque année un tribut de jeunes gens et de jeunes filles d'Athènes qu'il taillait en pièces. Thésée, fils du roi d'Athènes, Egée, parvint à tuer le Minotaure et à ressortir du labyrinthe grâce au **fil qu'Ariane**, la fille de Minos, lui avait donné. En accord avec cette légende, le mot **dédale** est depuis synonyme de labyrinthe.*

L'origine du verbe **boycotter** est plus récente. **Le capitaine Charles Cunningham Boycott**, ancien capitaine de l'armée britannique devenu propriétaire terrien en Irlande, provoqua en 1879 la colère de ses fermiers mécontents de leurs conditions de travail et de leurs loyers trop élevés. Ceux-ci organisèrent un blocus qui se traduisit par la perte d'une récolte entière. Boycott fit appel à des mercenaires moissonneurs protégés par l'armée britannique qui arrivèrent trop tard pour lui éviter la ruine. L'Irlande garde en mémoire cette action symbolique contre son occupant anglais. La langue française a, quant à elle, adopté le verbe boycotter dans le sens de refus d'acheter certains produits ou certains pays mis à l'index pour des raisons économiques, politiques ou humanitaires. Mais cette pratique – sinon le terme – remonte en réalité à l'Antiquité...

On connaît davantage **François Mansart** (1598-1666), cet architecte français qui initia la technique permettant de créer des **mansardes**, ces pièces sous les combles d'un toit à deux pentes.

Le mot **poubelle** nous vient du préfet de Paris **Eugène-René Poubelle** qui, en 1883 et 1884, signa les arrêtés contraignant les propriétaires d'immeubles à mettre à disposition de leurs locataires des « récipients de bois garnis à l'intérieur de fer blanc », munis d'un couvercle et d'une capacité suffisante pour contenir les déchets ménagers, y compris « des cendres chaudes sans risque d'incendie ». Le tri sélectif était déjà prescrit : un récipient pour les matières putrescibles, un pour les papiers et les chiffons et un dernier pour le verre, la faïence et... les coquilles d'huîtres ! Et dire que nous croyions avoir innové en sortant depuis quelques années nos conteneurs rouges, jaunes ou verts ! Inutile de préciser que cette obligation nouvelle provoqua l'irritation des propriétaires d'immeubles, des concierges et même des chiffonniers. Le mot poubelle est apparu en 1890 dans le supplément du Grand dictionnaire universel du XIXe siècle.

Sir John Montagu était le 4ème comte de **Sandwich** (dans la région du Kent). Amiral britannique, il avait sous ses ordres le célèbre capitaine James Cook qui baptisa en son honneur les Iles Sandwich, situées entre l'Amérique et l'Antarctique, toujours britanniques mais revendiquées par l'Argentine. Joueur invétéré, Sir John passait de longues journées sans prendre le temps de se restaurer. Un serviteur lui apporta un jour deux tranches de pain garnies de viande froide, de tranches de concombre et de fromage, lui permettant de retrouver des forces sans se salir les doigts. La pratique était déjà établie mais la légende retint cependant le nom de sandwich pour désigner ce que nous, Français, appelons casse-croûte... Le succès de la recette est tel que les éditions Hachette pratique ont édité en 2013 le guide Sandwichs du monde qui propose un savoureux tour du monde des sandwichs à travers des recettes typiques : bahn mi vietnamien, cheese burger américain, fajita mexicain, falafel libanais, naan indien, bocadillo espagnol, panini italien ... Notons que le pluriel de sandwich dans les pays francophones fut officiellement « sandwiches » jusqu'à la réforme orthographique de 1990 qui recommande d'écrire « des sandwichs » sans « e ».

Louis de Béchameil, (1630-1703), maître d'hôtel de Louis XIV, aurait créé pour satisfaire la gourmandise de son roi la sauce épaisse à base de jus de viande et d'échalotes (aujourd'hui, à base de crème et de farine) qui porte son nom. D'abord servie pour assaisonner un plat de morue séchée destiné à

Louis XIV, elle conserve un retentissement international puisqu'elle est utilisée aussi dans la cuisine italienne pour la préparation des lasagnes et dans la cuisine grecque, pour faire de la moussaka. Mais on contesta immédiatement à M. de Béchameil la paternité de la sauce, si l'on peut dire. Il aurait simplement amélioré une recette mise au point par Pierre de la Varenne (1618-1678), un autre cuisinier du siècle qui se serait écrié : « Est-il heureux, ce petit Béchameil ! J'avais fait servir des émincés de blancs de volaille à la crème plus de vingt ans avant qu'il fût au monde et, voyez, pourtant je n'ai jamais eu le bonheur de pouvoir donner mon nom à la plus petite sauce ! ». En 1835, le nom commun **béchamel** – plus simple à utiliser que le patronyme – a fait son entrée dans la 6^{ème} édition du Dictionnaire de L'Académie française.

Étienne de Silhouette (1709 – 1767) serait-il véritablement surpris de trouver des points communs entre les préoccupations de son temps et les nôtres ? Contrôleur général des finances de Louis XV quelques mois seulement, il voulut restaurer les finances de l'état en taxant les plus fortunés et en supprimant certaines « niches fiscales ». Quand il prétendit réorganiser le budget de la Cour, on le renvoya... Il fut si impopulaire qu'on le caricaturait sous forme de dessins en ombres chinoises aux formes très simples, qui prendront le nom de **silhouettes** et qu'on nommait avant lui « profils ». Ce nom de « silhouette » se référait à l'état très diminué de celui dont il avait examiné la situation fiscale...

François Barrême (1638-1703) est considéré comme l'inventeur en France, tout du moins, de l'arithmétique commerciale. Encouragé par Colbert, il ouvrit à Paris des « cours de banque et de tenue de livres de compte ». Il publia une douzaine d'ouvrages permettant de ne plus recourir à des calculs longs et inutiles ou à convertir facilement des monnaies à l'aide de tables mathématiques, surnommées de son vivant déjà des « barèmes », terme simplifié ultérieurement en barèmes.

Retour à la mythologie grecque avec le verbe **méduser**. Méduse était l'une des trois gorgones qui vivaient près du pays des Hespérides, aux confins de la Lybie. Celui qui croisait son regard était instantanément changé en pierre. Sa chevelure était constituée de serpents, punition infligée – dit-on – par Athéna à la jeune fille trop fière de sa chevelure. Malgré sa laideur, elle se serait unie à Poséidon, le dieu des océans. Cela explique pourquoi un cheval ailé, Pégase, surgit de sa tête tranchée par Persée. Celui-ci avait pu éviter le regard fatal de sa victime en volant autour d'elle sans se faire voir grâce à un casque le rendant invisible fourni par Hermès et au bouclier brillant comme un miroir tendu par Athéna. Méduse fut donc pétrifiée par... son propre regard et put ainsi être décapitée. Rappelons qu'une représentation de la tête de Méduse figure sur le bouclier d'Athéna, symbolisant la puissance et la dangerosité de la déesse. L'animal marin aux nombreux tentacules qui infeste certaines plages fut nommé méduse en raison de sa pique douloureuse qui peut provoquer des contractions des muscles, voire une paralysie. Le verbe **méduser** est synonyme de pétrifier d'horreur ou de surprise, en référence à cet épisode mythologique.

Le baron Marcel Louis Michel Bich, (1914-1994) issu de la noblesse savoyarde a fondé la société PPA (Porte-plume, Porte-mines et Accessoires). En 1950, il commercialise son célèbre stylo à bille jetable et très bon marché, le « **Bic** cristal », qui connaît immédiatement un succès mondial. Il venait

d'inventer le concept du « jetable ». En réalité, il avait perfectionné l'invention d'un Hongrois dont il avait acquis le brevet. Devenue tout simplement Bic, sa société devient le numéro 1 mondial des stylos à bille. Le baron eut l'ingénieuse idée de les personnifier par le petit bonhomme noir à grosse tête, rendu célèbre par la « réclame ». Surnommé « le prince de l'éphémère », ce passionné de voile commercialise également le briquet jetable en 1971 (qui se vendra bientôt à près de 300 000 exemplaires chaque jour dans le monde...) puis le rasoir jetable en 1976. Qui n'a pas possédé un ou plusieurs de ces stylographes au corps translucide livrés en quatre couleurs séparées ou réunies en un seul corps ?

Plus étonnante est l'origine du nom commun « **derrick** ». Cette tour de forage utilisée pour extraire le pétrole est ainsi nommée en référence... au dispositif d'exécution inventée au XVII^{ème} siècle par un bourreau de la prison de Tyburn près de Londres, **Thomas Derrick**. Le mot « derrick » a en effet d'abord signifié « potence, gibet » avant de désigner les puits de pétrole. Rappelons au passage que sous l'influence de **Joseph Ignace Guillotin** (1738-1814), médecin, homme politique, philanthrope et franc-maçon français, la **guillotine** fut adoptée comme mode unique de mise à mort légale pendant la Révolution française et jusqu'en 1981. Contrairement à la légende, il ne périt pas comme ses victimes. Emprisonné durant la Terreur, il fut libéré par (et après) la mort de Robespierre. Celui qui – comme moi – a eu l'occasion de voir pour de vrai une guillotine en garde un souvenir effroyable. L'ironie de l'histoire veut que l'on nomme encore guillotine le coupe-cigare « apprécié des fumeurs pour la qualité de la coupe et la rapidité d'exécution de la manœuvre »...

Ultime retour à la mythologie avec **sosie**. Ce substantif désigne une personne ayant une ressemblance parfaite avec une autre, surtout au niveau du visage. Cette particularité peut inciter le sosie à commettre des plaisanteries, voire des impostures au détriment de son « double » ou encore lui permettre d'en tirer un bénéfice commercial s'il se produit sur scène en imitant une célébrité du monde du spectacle. Dans une comédie intitulée *Amphitryon* (1668), Molière reprend le thème déjà traité par l'auteur latin Plaute vers 187 avant JC. Dans cette pièce, le dieu Mercure prend l'apparence de **Sosie**, l'esclave du roi Amphitryon, afin d'empêcher son maître d'entrer dans sa demeure permettant ainsi à Jupiter – qui, lui, a pris l'apparence du roi – de bénéficier des faveurs de la reine...

Voyez-vous, chers lecteurs, je me plais à rêver, au terme de cette chronique, aux noms propres d'aujourd'hui qui deviendront communs dans les années à venir. J'avais déjà signalé, dans ma chronique précédente, l'apparition et l'usage du verbe *zlataner*. La langue française donnera-t-elle également naissance à des antonomases à partir de personnages aussi médiatiques que DSK, J. Cahuzac ou Léonarda ?

Didier Delattre

Bulletin publié par l'association Les Amis de la Médiathèque
de Saint-Leu-la-Forêt - Siège social : Mairie de Saint-Leu-la-Forêt 52 rue du Général Leclerc
95320 - Directeur de la Publication : Gérard Tardif – Imprimé par nos soins au Comité de
Liaison des Associations culturelles de Saint-Leu-la-Forêt

Tous droits de reproduction réservés.